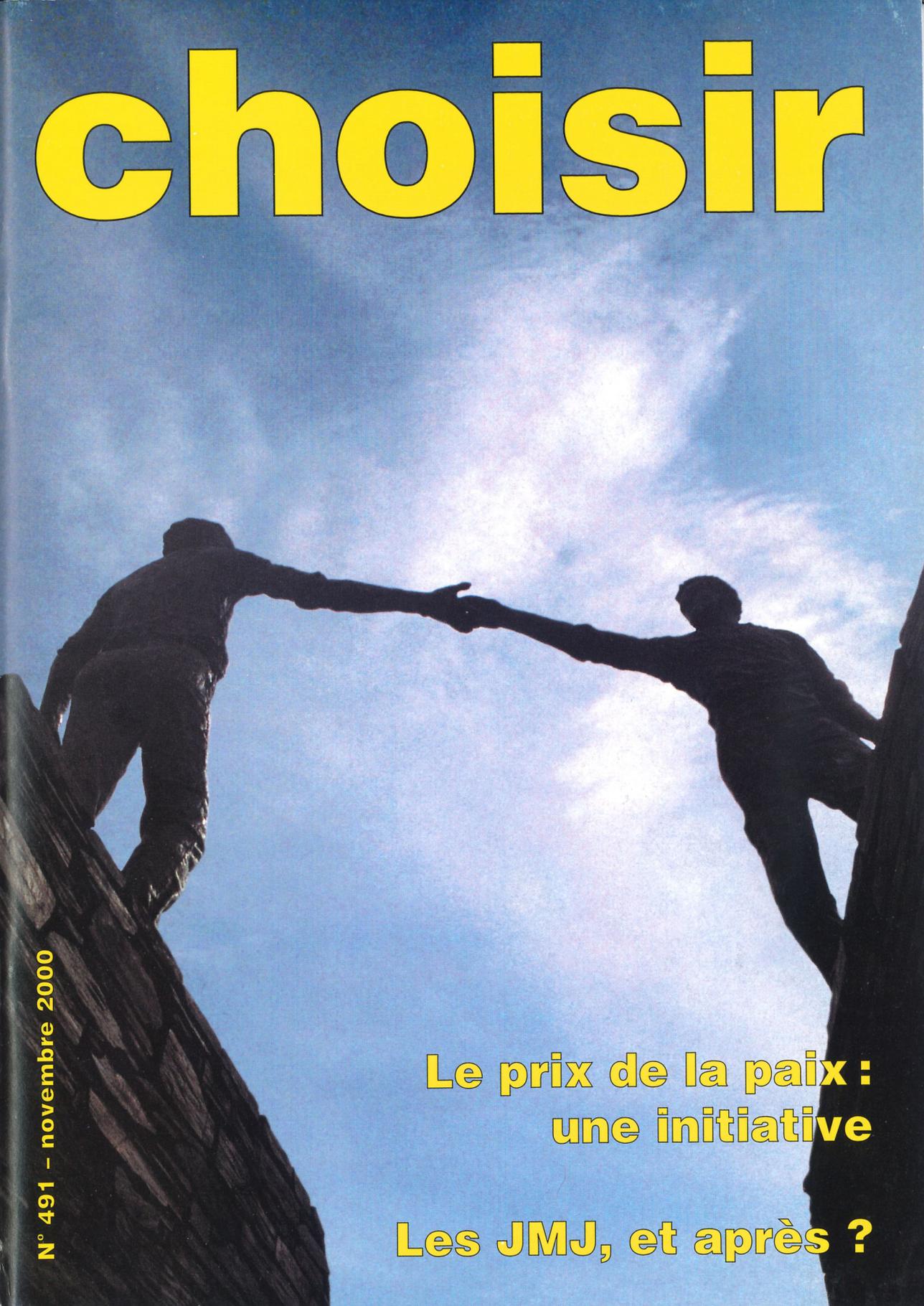


choisir

A photograph showing two silhouetted figures standing on opposite sides of a deep chasm. They are reaching out towards each other, their hands just inches apart, symbolizing reconciliation or a difficult choice. The background is a bright, cloudy sky.

N° 491 - novembre 2000

**Le prix de la paix :
une initiative**

Les JMJ, et après ?

choisir revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827.46.76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827.46.75
fax 022/827.46.70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322.14.60

Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an: FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP: 12-413-1 «Choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 53.– Par avion : € 55.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 **Bienheureuse crise** par *Pierre Emonet*

4 **Actuel**

Souvenir

8 **Henry Volken s.j. (1925-2000)** par *Hubert Hänggi*

Spiritualité

11 **La louange pour vivre** par *Luc Ruedin*

Eglise

12 **Dieu des Juifs ou Dieu du Christ** par *Attila Jakab*

15 **Les JMJ, et après ? Portrait d'une génération**
par *Albert Longchamp*

Politique

19 **Défendre la paix - «économiser dans l'armée»**
par *Michel Egger*

Société

23 **Le sida comme révélateur** par *Valérie Bory*

Libres propos

27 **A propos de science et religion** par *Jacques Petite*

Théâtre

30 **L'Apocalypse de Jean au théâtre**
un entretien avec *Jean-Bernard Livio*

Expositions

32 **Méditerranée, de Courbet à Matisse**
par *Geneviève Nevejan*

Lettres

35 **Jean Sullivan, bonheur du vivant** par *Gérard Joulié*

Livres ouverts

38 **Bienheureux Jean XXIII !** par *Claude Ducarroz*

43 **Livres reçus**

Chronique

44 **Malice astrale** par *Georges Haldas*

ILLUSTRATIONS

Couverture : P. Williams/WCC, Irlande du Nord, monument
p. 7 : Keystone ; p. 9 : D. Peccoud ; p. 13 : S.A.D.E.A. ;
p. 17 : CIRIC/J.-C. Gadmer ; p. 24 : P. Emonet ;
p. 31 : Madrid, B.N. ; p. 33 : Musée Fabre Montpellier ;
IV couv. : Behtléem-Secours aux enfants

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Bienheureuse crise

Il n'est pas nécessaire d'être un grand prophète pour dire que nos Eglises sont en pleine crise. Crise de l'institution, s'entend. Et ce ne sont pas les raidissements de l'autorité qui parviennent à l'enrayer, pas plus que les transgressions des audacieux. D'un côté comme de l'autre, les déclarations péremptoires se succèdent sans que la réforme souhaitée ne progresse. Par contre, des mouvements se font jour, surprenants, porteurs, eux, d'espérance. Les fameuses JMJ du mois d'août, qui ont réuni à Rome deux millions de jeunes venus du monde entier pour prier et célébrer avec le pape Jean Paul II, me semblent un bon exemple. Sans entrer dans les analyses sociologiques qui essaient de déchiffrer le phénomène pour en proposer une interprétation (cf. l'article d'Albert Longchamp, pp. 15-18), je voudrais retenir ici des propos entendus plusieurs fois durant cet étonnant rassemblement. Aux journalistes qui les interrogeaient sur leurs motivations, plusieurs jeunes ont expliqué : nous venons à Rome pour prier avec le pape. Ils n'ont pas caché leur admiration pour Jean Paul II, dont la personnalité les fascine : un homme spirituel, rayonnant, qui prie et qui lutte pour la paix, la justice et contre la peine de mort. Peu leur importe ce que dit le pape. Ils ont avoué avec candeur ne pas attacher d'importance à son enseignement, qu'ils connaissent d'ailleurs très mal. Ce qui les intéressait, c'était de vivre quelque chose de fort avec un homme exceptionnel.

Curieux spectacle : une génération privée de repères - et souvent de père - se tourne vers le garant d'une institution souvent contestée pour lui demander son chemin. L'Eglise catholique devient le lieu d'une expérience spirituelle, religieuse même, incarnée par un personnage charismatique en qui cette jeunesse semble trouver ce qu'elle cherche. Cette génération ne serait-elle pas en train de découvrir une nouvelle manière d'être chrétien, plus intérieure et mystique, où l'amour est préféré aux dogmes, la prière au moralisme et le témoignage au catéchisme ? J'ose y pressentir les premiers balbutiements de ce christianisme du troisième millénaire que des observateurs lucides comme André Malraux ou Karl Rahner annonçaient mystique et que le regretté Jean Sullivan célébrait d'une plume inspirée (cf. l'article de Gérard Joulié, pp. 35-37).

Promesse pleine d'espérance, qui rejoint notre expérience d'accompagnateurs spirituels. Des personnes de plus en plus nombreuses, qui ne sont pas nécessairement des pratiquants réguliers de nos paroisses, retrouvent le désir de la prière, du discernement spirituel, de la suite du Christ, de la vie avec Dieu. Poussées par un désir intérieur, libres de toute contrainte extérieure, elles ne s'embarrassent pas de clivages confessionnels, ni de querelles théologiques ou d'enseignement catéchistique. Ce qu'elles viennent demander aux Eglises ? Une pédagogie pour se libérer de tout ce qui les handicape sur la voie de l'Évangile et une aide pour mettre leurs pas dans ceux du Christ.

Face à ce mouvement de fond, les rappels à l'ordre et les mesures disciplinaires qui, depuis quelque temps, émeuvent les catholiques ne pèsent pas lourd. Tout au plus contribuent-elles à rendre l'institution ecclésiastique encore plus insignifiante jusque chez les braves gens qui lui restent fidèles. D'où la crise que l'on essaye de juguler à force de déclarations tranchantes et de censures comme au bon vieux temps où il suffisait de brandir la menace pour que les rangs se resserrent. Bon vieux temps dépassé depuis que les fidèles ont compris qu'un renouveau ne viendrait que de l'intérieur, que la vitalité de l'Eglise se joue dans les cœurs, là où l'Esprit agit librement.

Jésus-Christ a créé son Eglise comme un espace qui rend possible la rencontre avec le Père. L'institution n'a pas d'autre justification. On attend d'elle qu'en bonne pédagogue, elle conduise ceux et celles qui lui font confiance vers la rencontre avec Dieu. Parce que l'aide qu'elle peut apporter reste subordonnée à l'action de l'Esprit, premier acteur de l'aventure spirituelle, elle court toujours le risque de se voir entraîner hors des frontières familières qui la rassurent et lui donnent l'impression de maîtriser la situation. Produits de l'histoire et d'une culture, ces cadres peuvent évoquer en leur faveur des origines politiques, juridiques ou sociologiques, mais pas nécessairement évangéliques. Certes, pour pouvoir proposer de manière réaliste une expérience spirituelle, toute Eglise a besoin d'un minimum de structures sous peine d'abandonner les personnes à leur subjectivité et à leur solitude. La communion avec les autres, la pratique de rites qui ne soient pas le pur produit d'une imagination un peu folle, une lecture de l'Ecriture affranchie des fantasmes personnels requièrent des repères. Encore faut-il qu'ils soient compris de ceux auxquels ils s'adressent et donc remis à jour.

La crise actuelle se révèle providentielle. Ne serait-elle pas une de ces étapes purificatrices comme l'Eglise en a connues au cours de son histoire, et qui ont été pour elle l'occasion de se recentrer sur l'essentiel ? Lorsque la chrétienté s'est effondrée, on a crié au désastre, comme si le christianisme allait périr. Il en est ressorti purifié de la tentation politique. La Réforme, l'affrontement avec les Lumières, la perte des Etats pontificaux, la rencontre avec la modernité, autant d'épreuves bénéfiques qui ont libéré l'Eglise des schémas sociologiques et politiques hérités de l'histoire ou des cultures ambiantes et qu'elle finissait par confondre avec sa propre substance. Au gré d'un long et éprouvant travail de métamorphose, l'Eglise progresse vers sa forme parfaite, jusqu'au jour où elle sera pleinement fidèle au Christ. Bienheureuse crise !

Pierre Emonet

Initiatives orthodoxes

Info Le patriarche œcuménique Bartholomé I^{er} a présidé en Turquie, du 28 août au 2 septembre, une conférence scientifique internationale sur le thème : *La création du monde et la création de l'homme : défis et problèmes en l'an 2000*. Différentes personnalités religieuses orthodoxes et scientifiques y ont participé, dont Stylianos

Antonarakis, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Genève. Y ont été notamment abordées les questions de bioéthique et de génétique, comme l'insémination artificielle, la fécondation in vitro et le clonage. La Turquie a encore accueilli cet été une rencontre internationale rassemblant des jeunes orthodoxes.

Décès de David Flusser

Info Le savant juif David Flusser est mort à l'âge de 83 ans, rapporte l'agence Apic. Il était professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem et membre de l'Académie israélienne des sciences et des lettres. Il a créé l'École de recherches synoptiques de Jérusalem avec Robert Lindsey, exégète chrétien. David Flusser a contribué à faire découvrir la figure juive de Jésus, à qui il a consacré son célèbre livre, *Jésus*, publié en

1968. Dans *Le christianisme, une religion juive* (1990), il a évoqué les racines juives du christianisme et les attentes messianiques de Jésus. Beaucoup de théologiens lui sont reconnaissants d'avoir ouvert le regard des chrétiens sur la profonde judaïté de Jésus. On lui doit également différents livres consacrés aux manuscrits de la Mer Morte, au judaïsme, aux origines du christianisme ou encore aux paraboles de Jésus.

Irak, l'humanité assassinée

Opinion *Vendredi 29 octobre, un avion devait décoller de Paris pour Bagdad en emportant à son bord environ cent cinquante personnalités, des politiques, journalistes et artistes. Le but de ce vol était de violer l'embargo imposé depuis dix ans par l'ONU à l'Irak. Un embargo qui, selon l'UNICEF, a déjà causé la mort d'un demi-million d'enfants âgés de un à cinq ans. Un embargo qui n'a même pas fait vaciller le pouvoir du dictateur de Bagdad. Un embargo que l'on peut clairement considérer comme un crime contre l'humanité. Donc, un avion devait emmener des hommes et des femmes venus de plusieurs pays d'Europe, notamment d'Italie, d'Angleterre, de Belgique, de France et de Suisse (dont le soussigné). Des personnes qui dénoncent cet embargo meurtrier, entretenu par ceux-là même qui se font les chantres des droits humains dans leurs discours. Je veux parler des Etats-Unis, ce pays qui entend régenter le monde et qui trouve que la mort de 40 000 petits enfants par année n'est pas un tribut trop cher payé. Mais cet avion n'a pas décollé. Aucune des compagnies aériennes contactées n'a osé braver la puissance américaine. Cette affaire est révélatrice à plus d'un titre. Outre qu'elle confirme une fois encore la prétention des*

Américains à jouer le rôle de gendarme du monde, elle montre surtout l'absence de courage de l'Europe. Car, si l'on sait que la Grande-Bretagne est le fidèle vassal de Washington, on aurait pu espérer que d'autres pays du continent auraient osé prendre leurs distances par rapport à ce crime. Si, demain, un gouvernement mettait plusieurs milliers d'enfants dans un stade et les tuait de sang-froid, tout le monde serait horrifié et traiterait, avec raison, les membres de ce gouvernement de monstres. Or, dans le cas de l'Irak, nous voyons la plus grande démocratie du monde, avec l'appui ou la complicité passive de toutes les autres démocraties, massacrer plusieurs centaines de milliers d'enfants en bas âge, sans parler des autres enfants et des adultes, ceci dans un silence résigné. Les enfants irakiens tués, c'est notre humanité qui est assassinée.

Patrice Mugny

Le tour du riz

Info Le 13 octobre, le «bus-riz» a commencé un périple qui le mènera dans vingt-deux villes de Suisse romande afin de sensibiliser le public sur la question de la souveraineté alimentaire. Cette exposition itinérante est organisée par Swissaid, l'Association romande des Magasins du Monde et la Déclaration de Berne. Un voyage à la rencontre des producteurs de riz de la région d'Orissa. 70000 petits paysans y ont fondé l'organisation POKS, dans le but de défendre leurs intérêts, de commercialiser leurs produits et de promouvoir l'agriculture biologique. POKS cherche à préserver une agriculture diversifiée et dénonce les monopoles locaux des semenciers et des usines de décorticage qui pren-

nent en otage les petits paysans et les obligent à livrer leur riz paddy à bas prix. Ces géants de l'agrobusiness tendent à faire des petits paysans de simples exécutants agricoles, obligés à acheter, sous contrat, telles semences avec tels intrants, à suivre les consignes de production, à récolter et à vendre à dates fixes, à des prix imposés. Sur la même lancée, le numéro d'octobre de *Vers un développement solidaire*, titré *Riz amer*, est consacré à la campagne contre les brevets sur le vivant. Le Conseil fédéral veut en effet réviser la loi suisse sur les brevets pour la rendre conforme à la directive européenne de 1998 concernant la protection juridique des inventions biotechnologiques.

El Ejido - Terre de non droit

Info En février 2000, à El Ejido, dans la province espagnole d'Almería (Andalousie), 600 personnes étrangères se sont retrouvées sans logement après une ratonade qui, par miracle, n'a fait aucun mort. Dans cette plaine couverte d'une mer de

serres en plastique blanc, la production de fruits et légumes constitue l'essentiel des exportations agricoles espagnoles. Un quart des travailleurs sont des émigrés d'Afrique du Nord, principalement du Maroc. Nombreux sont les clandestins engagés à des

salaires inférieurs, entassés dans des hangars agricoles dans des conditions très précaires. De 1 000 habitants en 1969, El Ejido est passé à 60 000 aujourd'hui, ce qui a créé un développement chaotique et une exploitation quasi esclavagiste de la main d'œuvre. En février, l'assassinat de deux Espagnols par deux Marocains a mis le feu aux poudres, dans une situation déjà explosive, telle qu'elle pourrait l'être dans de nombreux lieux de production dépendants de l'exploitation d'ouvriers clandestins. Mais à El Ejido, ni le maire ni la police ne sont intervenus pour contrôler les manifestations racistes et protéger les immigrés.

Une délégation de personnes de huit pays d'Europe occidentale a été chargée d'en-

quêter sur ces événements, d'analyser leurs causes et leurs effets. Le rapport du CEDRI (Comité européen de défense des réfugiés et immigrés) et du FCE (Forum civique européen) est accablant et remet en question le miracle économique d'où l'humain est absent. L'association Mujeres Progresistas (Femmes progressistes) d'El Ejido a été parmi les rares défenseurs de ces immigrés marocains lors des pogroms de février. Dans ce climat de haine raciale, elle continue à faire face aux menaces quotidiennes dans un local à moitié détruit. Le 2 octobre, le prix alternatif des droits de l'homme «Alpes ouvertes - Frontières ouvertes», créé à l'initiative de l'abbé Cornélius Koch et du CEDRI, leur a été décerné.

Soudan, pétrole rouge

Info En août 1999, le Soudan est devenu officiellement un pays exportateur de pétrole. De fait, cela fait six ans que des sociétés pétrolières travaillent sur le projet du Grand Nil : un partenariat de 1,4 milliards de dollars, impliquant Chinois, Malais, Canadiens et le gouvernement soudanais (intéressé à 5%). Les champs pétrolifères sont situés dans la région d'Abyei, à l'ouest du Kordofan (Sud Soudan), et s'étendent jusqu'au site de raffinage et d'exportation de Beshair, sur la Mer Rouge. Du coup, les campagnes militaires dans cette zone se sont intensifiées, comme l'a dénoncé à maintes reprises le mensuel *Vigilance Soudan*. L'armée soudanaise procède régulièrement à des bombardements afin d'obtenir le déplacement forcé des populations : des villages ont été rayés de la carte. Le but semble être de former autour des champs de pétrole une zone tampon de 300 kilomètres. Autre raison de ce nettoyage ethnique : la constitution soudanaise prévoit

qu'une part des ressources du sous-sol provenant d'un Etat fédéré lui soit retournée. Cette norme n'est acceptable pour Khartoum que dans la mesure où elle ne profite pas aux gens du Sud. D'où ses attaques militaires pour vider la région des autochtones.

En avril de cette année, dans un communiqué, le Nouveau Conseil des Eglises du Soudan a déclaré que le pétrole du Soudan est une ressource nationale qui devrait profiter à tous les Soudanais, au lieu de quoi il sert à acheter des armes pour massacrer et déplacer de force les populations vivant dans les zones des gisements. De son côté, dans un document rendu public le 16 septembre, la Conférence épiscopale soudanaise a demandé *aux pays et aux multinationales de mettre fin sans tarder à leur collaboration dans la production pétrolifère au Soudan. Ces activités provoquent la continuation de la guerre qui anéantira inévitablement les gens du Sud et des montagnes Nuba.*

Parmi les sociétés étrangères impliquées dans le conflit soudanais, Talisman Energy Inc. (Canada) fait l'objet depuis plus d'une année d'une importante campagne de dénonciation de la part d'organisations non gouvernementales. Le gouvernement canadien a ouvert l'an passé une enquête sur les conséquences de l'implication de Talisman au Soudan. Dans son rapport, il conclut que sciemment ou non Talisman aide le gouvernement soudanais dans sa guerre. L'armée, par exemple, utilise régulièrement pour ses raids aériens un aérodrome de Talisman. Depuis, les actions de Talisman stagnent. De nombreux actionnaires se sont désolida-

risés de leur société et certains organismes possédant des actions ont même décidé de les vendre à perte. La Fédération des enseignants de l'Ontario a annoncé que pour des raisons éthiques, elle retirait son investissement de 95 millions de dollars de chez Talisman. En août, le *Wall Street Journal* montrait comment la cotation de l'action Talisman était située 6% au-dessous de la valeur d'actif de la société, contre 20% au-dessus avant son investissement au Soudan. Ce contre-exemple a incité une autre entreprise canadienne, Fosters, à annuler son projet d'exploitation du pétrole soudanais. Ce qu'actionnaire veut...



Hébron, octobre 2000. Lors de la cinquième session de la Commission des droits de l'Homme, à Genève, Mgr Bertello, observateur permanent du Saint-Siège auprès de l'ONU, a souligné le droit des Palestiniens à avoir leur propre Etat et des Israéliens à jouir de la sécurité.

Henry Volken s.j. (1925 - 2000)

par Hubert HÄNGGI s.j., Zurich

Le 5 mai, le père Henry Volken, membre de la communauté des jésuites de Genève, est décédé d'une tumeur au cerveau. Sa personnalité, son engagement pour la justice et le rayonnement international de son action rendent bien compte des choix actuels de la Compagnie de Jésus. Le Père Hubert Hänggi, procureur des Missions de la Province de Suisse, évoque son souvenir.

En 1948, aussitôt son noviciat terminé, Henry Volken partait pour l'Inde avec quatre compagnons suisses. Lui-même s'était présenté dans le bulletin missionnaire des jésuites suisses. *Je suis né le 17 avril 1925 à Zermatt, troisième d'une famille de douze enfants et premier garçon. J'avais six ans lorsque mon père transféra son cabinet médical à Fiesch, son village d'origine. Le début de l'école mettait fin à la joyeuse liberté de l'enfance : six mois pour apprendre, et six mois pour oublier ce qui n'était pas important. L'école primaire terminée, j'entrai au Collège de Brigue. Pour parfaire mon français, je décidai de terminer mes années de gymnase à Saint-Maurice. Puis ce fut le pas décisif. Ayant découvert avec clarté mon chemin au cours d'une retraite, je m'engageais dans l'ordre de saint Ignace, par qui Dieu avait donné au monde les Exercices spirituels. J'avais appris de la part d'hommes d'expérience combien il était important, pour les missionnaires en Inde, de partir le plus tôt possible dans ce pays, pour se familiariser avec la population, les mœurs et le climat. Je me mis à disposition de mes supérieurs, et mon vœu a été exaucé.*

Henry a dû commencer par apprendre la langue, le marathi, à Bombay. Puis se furent les années de philosophie et de théologie au Collège de Nobili, à Pune, jusqu'à l'ordination sacerdotale, le 23 mars 1956, dans l'église Saint-François-Xavier de Pune. Lorsque j'ai rencontré Henry pour la première fois, il était tout juste rentré de Paris où il avait étudié la sociologie. Il se préparait à travailler à l'*Institut social indien*, fondé à Pune, puis transféré dans la capitale, à Delhi.

Un homme d'action

En 1964, Henry fut envoyé par l'*Institut social* dans le camp de réfugiés d'Assam où vivaient 170000 hindous qui avaient fuit l'ancien Pakistan de l'ouest. Tel que j'avais connu Henry à Delhi, le bureau n'était pas son monde ; les ouvrages de sociologie le mobilisaient moins que les personnes. Aussi abandonna-t-il la capitale pour s'installer à Bangalore, dans le sud de l'Inde, où il fonda une succursale de l'*Institut social*, spécialisée dans la pratique sociale et la formation d'assistants sociaux. L'am-



Henry Volken (avril 2000).

bassadeur de Suisse Augustin Lindt, qui a visité en 1970 le Centre de formation de Bangalore, écrivait à la Procure des missions de Zurich : *Le Training Centre de l'Institut social indien à Bangalore m'a fait une excellente impression. Le Père Volken a réussi à y former une équipe dynamique, composée d'Indiens et d'étrangers... J'ai suggéré au Service pour la coopération technique à Berne d'envoyer leurs experts suivre des cours au Training Centre de Bangalore avant de prendre leur service. Je suis heureux que Berne ait réagi positivement. Je ne connais pas de meilleure initiation aux problèmes et à la psychologie de l'Inde qu'un séjour à Bangalore.*

Dans ce centre, et avec le soutien de Berne, des centaines d'assistants et d'assistantes sociaux hindous, musulmans et chrétiens, issus de diverses castes, se sont ainsi préparés à leur tâche, sous la direction du Père Volken.

Après douze ans, Henry voulut partager de plus près, sur le terrain, la vie des pauvres. Quittant les bâtiments de Bangalore, il fonda avec un agronome, Ajoy Kumar, et une religieuse, Sœur Sara, le *Mobile Training Team (MOTT)*. Son équipe était présente partout où des personnes se trouvaient dans le besoin. En 1978, après les inondations catastrophiques de la côte est de l'Andhra Pradesh (sud de l'Inde), je retrouvais Henry coordonnant avec ses collaborateurs et collaboratrices les travaux de reconstruction.

Apprendre des pauvres

Les expériences de son équipe sont relatées dans le livre *Moving Closer to the Rural Poor*.¹ Le titre d'un deuxième livre est typique de l'évolution du Père Volken : *Learning from the Rural Poor*

(Apprendre des paysans pauvres). Henry expliquait ainsi ce titre : *Nous voulions nous rapprocher des pauvres, les aider de tout près, jusqu'au jour où nous avons remarqué que cela ne marchait pas. En nous rapprochant d'eux, nous avons compris que c'est nous qui avions à apprendre d'eux ! Nous n'avons pas enseigné aux pauvres comment ils devaient vivre, mais nous pouvions plutôt apprendre d'eux comment nous devons vivre.*

Un des sommets dans la vie d'Henry en Inde a été la libération de 2000 serfs dans l'Etat d'Orissa : une victoire auprès de la Cour suprême contre les grands possédants. Ce fut aussi la fin de son engagement au front. Il se retira en deuxième ligne, jusqu'au moment de prendre un nouveau départ.

En 1984, après 36 ans de travail en Inde, il fut nommé directeur du Secrétariat pour la justice sociale au siège central de la Compagnie de Jésus, à Rome. Lorsque je lui fis remarquer qu'il risquait de perdre son permis de séjour en Inde, il me répondit laconiquement : *De toute façon, pour nous étrangers, le temps est passé en Inde.* Conscient que le combat pour la justice en Inde ne pouvait plus être mené par des étrangers, il estimait n'avoir plus de raison de rester dans le pays.

Engagé jusqu'au bout

Les huit années passées à Rome ont été précieuses pour le Père Volken. D'une certaine manière, son expérience indienne allait désormais être utile au monde entier. Toujours prêt à se laisser enseigner, il a énormément échangé et discuté avec des confrères de tous les continents pour mettre sur pieds des projets sociaux.

En 1992, Henry Volken est rentré en Suisse en qualité de curé de la paroisse germanophone de Genève. Son engagement pour les pauvres et les exclus n'a rien

perdu de sa vigueur. A côté de ses taches paroissiales, il s'est engagé avec beaucoup d'énergie comme président du Comité des ONG pour le développement et représentant des Communautés de vie chrétienne auprès de l'ONU.

Lors de la messe d'enterrement, le Père Joseph Hug a déclaré : *Par sa vie et grâce à ses expériences en Inde, où il a vécu avec les plus pauvres, le Père Volken nous a ouverts à une compréhension libératrice et existentielle de la Bible. Persuasif, il s'efforçait de stimuler notre conscience sociale par ses prédications, ses discussions et ses cours. Il croyait fort à la compétence et à la force des femmes. Il excellait dans l'analyse et la connaissance des structures sociales et politiques de péché, ces mécanismes qui engendrent le malheur et l'injustice dans le monde d'aujourd'hui. Il les combattait avec toute son énergie. Toujours optimiste, il se réjouissait de voir d'innombrables personnes s'engager ici et dans le monde en faveur d'une vie digne de l'homme.*

Le 5 mai, jour de la mort du Père Henry Volken, je rentrais d'un voyage en Bolivie. Là-bas les confrères m'avaient demandé : *Comment va Henry Volken ?* J'ai dû leur apprendre qu'atteint d'une tumeur au cerveau, il se préparait à la mort. Beaucoup de confrères se souviennent de lui, mais surtout d'innombrables pauvres.

H. H.

(traduction : P. Emonet)

¹ Ce livre a été traduit en allemand sous le titre *Den Armen auf dem Land näher kommen.*

Vous trouverez
choisir
dans les librairies Payot.

La louange pour vivre

Bien souvent, je me disais : *Je n'ai pas le temps, je suis si pressé, j'ai encore tant de choses à faire.* J'acquiesçais d'ailleurs à ce jugement hâtif d'autant plus facilement que le flux de la vie m'emportait tel un fétu de paille. Ballotté par les événements, j'étais entraîné dans une valse endiablée ; le quotidien me malmenait ; il m'imposait son rythme ; il était devenu mon maître. Qui plus est, trompé par l'apparence, j'étais intimement persuadé que c'était le signe d'une vie bien remplie. Pourtant, en ce lieu caché du monde où l'âme se régénère et vient à la vérité, m'apparut alors la fausseté d'un tel jugement.

En effet, ce temps qui me filait entre les doigts, comment ne pas me rendre compte qu'il filait d'autant plus vite que je «n'habitais» pas mon présent. Retenu par mille soucis, projeté par cent projets, j'en avais oublié qu'ils n'étaient *que* soucis et projets. Ils avaient pris toute la place. Où sont-ils maintenant ? Disparus en fumée ! Plus que cela. Accaparant toute ma conscience, ils avaient effacé la chair de ma vie : sensations, impressions, émotions, sentiments, rencontres. Perdus à jamais ces moments offerts pour donner corps à mon existence, pour créer mon histoire. Ma mémoire n'en garde même pas la trace ! Disparu donc ce présent absent à la vraie vie, envolés également ces soucis encombrants, ces projets excitants.

Je me suis alors dit : *Pourquoi vouloir arrêter ou devancer le temps ? Ne dois-je pas simplement l'accueillir ? Ne dois-je pas recueillir le présent en ce lieu secret qui rassemble tous les instants ? Ne dois-je pas à cet effet tendre mon esprit dans une attention amoureuse à ce qui apparaît ? Ne doit-*

il pas ainsi devenir la mesure de ce temps au lieu d'en être l'esclave ? N'est-ce pas ainsi qu'il me sera donné d'échapper au tourbillon meurtrier ?

J'ai alors compris que ce lieu mystérieux advenait en moi lorsque je regardais les merveilles du Seigneur. Il prenait réalité lorsque la création était rendue présente à mon esprit par la louange. Soucis et projets devenaient relatifs. Ces «chronophages» livraient alors leur identité mensongère. Dans la louange de celui qui fait le ciel et la terre, le passé, le présent et le futur trouvaient leur unité. J'ai compris que je pouvais ainsi participer à la création. Quittant les bois brûlés et les airs évanescents, je suis venu m'établir en ce présent donné gratuitement en écho à la louange que j'en faisais.

Lorsque aujourd'hui encore je suis entraîné en ces tourbillons meurtriers, résonne en contrepoint cette autre mélodie : *Et Dieu vit que cela était bon.*

Luc Ruedin s.j.

Consultez notre site Internet !

www.choisir.ch

- Mise à jour régulière
- Nombreux liens avec d'autres sites catholiques et jésuites
- Table de matières interactive
- Archives des articles les plus importants

Dieu des Juifs ou Dieu du Christ

par Attila JAKAB, Genève*

Le Dieu de l'Ancien Testament serait-il un Dieu cruel, différent du Dieu bon de l'Evangile ? Le christianisme serait-il inscrit hors de l'histoire du judaïsme ? Des questions que d'aucuns se posent encore, à travers une lecture sélective de l'Ecriture, sans savoir qu'ils suivent en cela un certain Marcion, riche armateur du milieu du II^e siècle après J.-C., originaire de Sinope, dans le Pont sur la Mer Noire (Turquie). Sa pensée dissidente provoqua une vive tension dans la communauté chrétienne de Rome.

En lisant les épîtres de Paul (surtout les lettres aux Romains et aux Galates), Marcion est frappé par l'opposition entre la loi et l'Evangile, entre la justice et l'amour. Tirant les conséquences de cette opposition, il est persuadé que l'Eglise de son temps a déformé le message originel de Jésus. Il pense avoir trouvé la clé du christianisme authentique en rejetant l'Ancien Testament (c'est-à-dire l'Ecriture sacrée de son époque) avec son Dieu créateur et en mettant l'accent sur l'amour et la bonté du Dieu de l'Evangile.

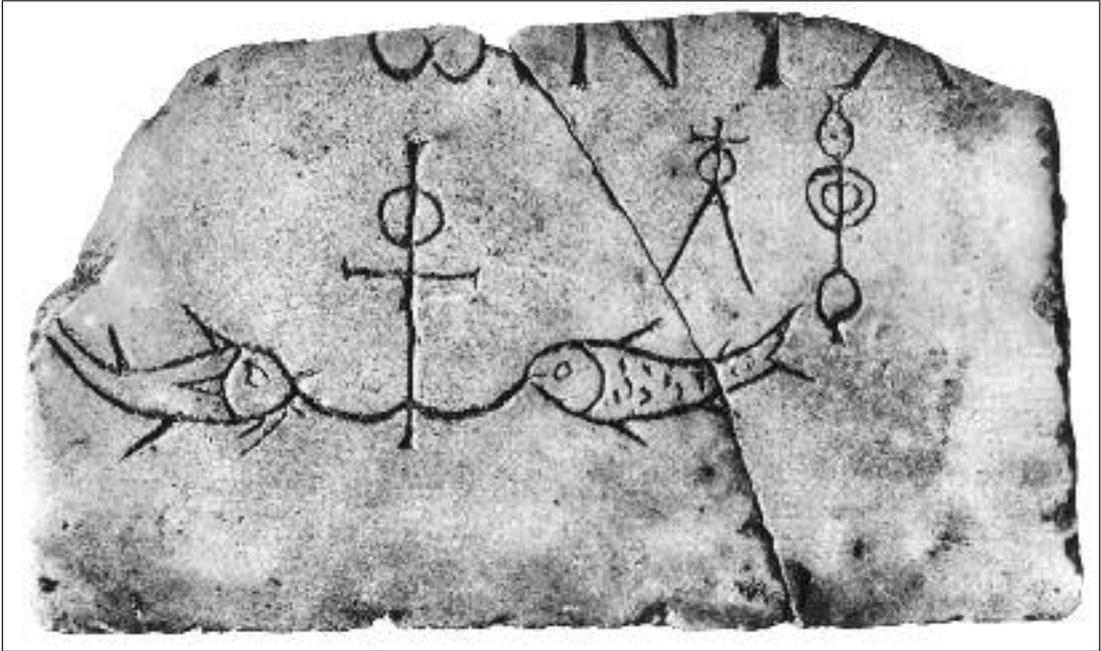
D'après Marcion, le Dieu des Juifs, *annoncé par la loi et les prophètes, ... est un être maléfaisant, aimant les guerres, inconstant dans ses résolutions et se contredisant lui-même* (Irénée, *Contre les Hérésies* I, 27,2). Caractérisé par la loi et la justice, il ne peut pas être identique au Père de Jésus-Christ. C'est lui, le Dieu créateur et Seigneur de ce monde (*Cosmocrator*), qui a créé l'homme, un être de sa « substance », devenu faible et mortel par sa désobéissance. Mais si le Créateur est juste, il n'est pas mauvais pour autant. Pour relever sa créature déchu, il s'est choisi le peuple d'Israël en lui donnant la loi et en lui promettant un Messie.

Mais voilà qu'il existe un autre Dieu, un Dieu bon, bien au-dessus du Dieu créateur,

et dont celui-ci n'a aucune idée. Jésus-Christ est le fils de ce Dieu bon qui, dans sa miséricorde, eut pitié des hommes et décida de les sauver, autrement dit de les libérer du joug du légalisme (ou de la loi de Moïse). Jésus prit donc un corps semblable au nôtre pour se révéler aux hommes et annoncer la rémission des péchés sans aucune punition. Mais le Créateur s'est aperçu qu'il prêchait un Dieu supérieur et le livra à la mort. Par sa mort sur la croix, Jésus-Christ a racheté l'humanité au Créateur.

Cependant le salut apporté n'est pas actuel. Le temps présent est toujours dominé par le Créateur ; les croyants sont persécutés et souffrent. (Il ne faut pas oublier que le contexte de cette doctrine est celui de l'Empire romain du II^e siècle). C'est seulement à la fin des temps que le salut sera manifesté. Alors le Dieu bon se fera connaître et admettra les siens dans son Royaume. Ceux qui ne l'ont pas reconnu seront abandonnés et voués à la destruction avec le Créateur et la matière.

* Docteur en histoire du christianisme, Attila Jakab est assistant de recherche à la Faculté de théologie de l'Université de Genève.



Catacombe de Domitille, II^e/III^e siècle. «Nous les petits poissons nous sommes nés dans l'eau selon le poisson notre Seigneur Jésus-Christ» (Tertullien).

Pour justifier sa doctrine, Marcion se constitua un dossier de témoignages, un «modèle» original de Nouveau Testament. Il conserva un seul Evangile, celui de Luc, et y ajouta dix épîtres pauliniennes, en excluant les Pastorales (lettres à Timothée et à Tite) et les Hébreux. De plus, il les retoucha et il les épura, suivant ses principes dogmatiques, de tout ce qu'il considérait comme contamination judaïsante.

Construction idéologique

Comme le dit Irénée de Lyon, Marcion supprima tous les textes où l'Apôtre affirme de façon manifeste que le Dieu qui a fait le monde est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi que tous les passages où l'Apôtre fait mention de prophéties annonçant par avance la venue du Seigneur (Contre les Hérésies I, 27,2). Cette création d'un Nouveau Testament par Marcion est

non seulement originale mais aussi d'une importance majeure. Il fut le premier personnage à donner une base scripturaire à sa théologie par le biais d'une collection normative d'écrits d'origine apostolique. Pour justifier son «canon», il rédigea même une sorte d'introduction (les *Antithèses*), aujourd'hui perdue. Marcion obligea donc le christianisme à prendre conscience de la rupture avec le temps des origines.

Dès lors, la prise en charge de la gestion de ce qu'Enrico Norelli appelle une *crise de la mémoire chrétienne*, ainsi que l'élaboration et la définition du *canon néo-testamentaire* devinrent une nécessité incontournable. Sur le plan théologique, il fallait sauvegarder l'unicité de Dieu en affirmant que le Dieu créateur est identique avec le Dieu Père des Evangiles, dont Jésus est le Fils. Pour cela, le christianisme s'appropriera d'une manière consciente les Ecritures juives pour en faire son Ancien Testament. Qui plus est, par sa lecture christologique,

il s'inscrit dans l'histoire en repoussant l'accusation selon laquelle il n'était qu'une superstition nouvelle, apparue à l'époque de l'Empire.

L'Eglise de Rome, après avoir mesuré le danger que la doctrine de Marcion représentait pour le christianisme naissant, rompit la communion avec lui (probablement en 144) et lui rendit intégralement la donation qu'il avait faite à son arrivée dans la communauté chrétienne de la capitale impériale (vers 140). Ce geste n'arrangea rien en réalité. Bien au contraire, il démontra, si besoin était, que toute solution autoritaire provoque un effet contraire à celui espéré. L'excommunication accentua la propagation des idées de Marcion qui, notamment sur le plan éthique, prônait l'ascèse rigoureuse, la renonciation au mariage et à la procréation. Dans le bassin méditerranéen se constituèrent de véritables communautés «marcionites» qui, dans quelques zones périphériques de langue syriaque, survécurent pendant plusieurs siècles.

L'essor du marcionisme fut en réalité de courte durée. Dès le début du III^e siècle, avec le développement et la consolidation de la hiérarchie ecclésiastique, ce mouvement n'était plus en mesure de concurrencer l'Eglise. A présent nous ne possédons que des renseignements indirects sur la vie et l'œuvre de Marcion. Ils nous sont parvenus dans les écrits de ses adversaires qui ont bataillé soit contre lui soit contre ses disciples (Justin, Irénée de Lyon, Tertulien, Ephrem).

Une tentation qui survit

Marcion est probablement mort vers 160 mais son idée de retrancher le christianisme de ses racines juives est une hantise qui tente régulièrement certains de ceux qui se réclament de Jésus de Nazareth, le Christ de la foi chrétienne. Il en est de même de la constitution d'un

«canon scripturaire propre» ou de la réécriture de certains textes bibliques (notamment dans les traductions) en fonction des présupposés théologiques de telle ou telle Eglise, communauté ou groupe socio-religieux. Ou encore de la volonté d'une lecture sélective permettant de ne voir dans le Dieu de l'Ancien Testament qu'un Dieu cruel et violent.¹ C'est pourquoi, le travail intellectuel honnête sur les origines et les premiers temps du christianisme n'est jamais inutile.

D'une manière générale, toute nouvelle doctrine se veut comme *le retour* à une origine largement imaginaire et imaginée, mais présentée néanmoins comme modèle. Si la foi en Christ mène au salut, la connaissance de la manière dont l'identité chrétienne s'est construite au fil des siècles mène à plus de tolérance et à plus d'humilité. A condition que nous soyons capables de tirer des enseignements de notre histoire, cette connaissance nous évitera peut-être la répétition des erreurs du passé.

A. J.

¹ Cf. **Thomas Römer**, *Dieu obscur. Le sexe, la cruauté et la violence dans l'Ancien Testament*, Labor et Fides, Genève 1998, 2^e éd. augmentée.

Nouveaux médias, une chance pour l'Evangile ?

Une conférence
du Père Pierre Babin (Lyon),
spécialiste de l'audio-visuel

Mardi 5 décembre, à 20h15,
au CUC, bd de Grancy 29,
1006 Lausanne
Entrée libre.

Les JMJ, et après ?

Portrait d'une génération

par Albert LONGCHAMP

Les feux de la fête sont éteints. La vaste plaine de Tor Vergata est retombée dans l'anonymat. Deux millions de jeunes pèlerins ont rejoint leurs parents, leurs paroisses, la vie quotidienne. Qu'y a-t-il de changé sur la planète des jeunes catholiques en cette année jubilaire et quels enseignements tirer de l'incontestable succès et de la réelle ferveur des XV^e Journées mondiales de la jeunesse à Rome, du 14 au 20 août 2000 ?

Un constat tout d'abord. Les JMJ ne sont pas un feu de paille. Plus personne n'ose parler d'un courant qui a drainé trois millions de jeunes vers Manille en 1995, un gros million sur les pelouses de l'hippodrome parisien de Longchamp deux ans plus tard, et deux millions cette année dans la Ville éternelle, comme d'un phénomène marginal ou insignifiant. Même s'il est temporaire et sans doute destiné à prendre d'autres formes à brève ou moyenne échéance, la «génération Jean Paul II» a imprégné une bonne décennie de la vie ecclésiale au tournant du XX^e siècle. Il est donc intéressant d'en esquisser quelques traits.

L'une des images qui revient constamment dans le tableau des JMJ est le mélange de sérieux et de décontraction. Participer aux JMJ, c'est un choix. En plein cœur de l'été, quand on a entre 15 et 25 ans, prendre la peine d'accomplir une démarche religieuse liée à l'image, ô combien institutionnelle, du pape, de la hiérarchie, des célébrations et des catéchèses, n'a rien de fortuit ou d'une décision prise à la légère. Si beaucoup confirment avoir pris la destination de Rome pour objectif de

leurs vacances autant par amitié pour les copains (ou copines) que par amour de Jésus-Christ, le fait est qu'une telle décision n'est pas dans l'air du temps. Sauf sur un point - essentiel : le grand rassemblement, qui n'implique pas de manière contraignante un engagement à long terme, est une forme de pratique religieuse adaptée à la mentalité actuelle.

Les JMJ sont une variante «supérieure», mais une variante tout de même, des énormes techno ou street parades très en vogue depuis quelques années. Le rassemblement fait contrepois à l'isolement causé par la compétition scolaire ou professionnelle. La grande assemblée rassure et confirme. Elle engage dans un mouvement temporaire dont on pourra sans autre forme de procès prendre ses distances ou modeler les conséquences. L'intensité du moment est plus décisive que l'intention de durer. Les témoignages sont éloquentes à cet égard et prouvent d'ailleurs la lucidité des jeunes, qui ne cherchent pas à s'inventer des vertus pour palier leurs faiblesses.

Betka, jeune chorégraphe slovaque, monte un spectacle dans la cathédrale de Vienne pour accueillir la croix des JMJ en

janvier 1997. Elle confie à ce propos : *Sans avoir d'idée précise au départ, j'ai prié, et je me suis sentie inspirée par un sermon du père Etienne, le supérieur des Frères de Saint-Jean en Autriche, sur ce que Dieu nous demande. J'ai alors éprouvé le désir de répondre à l'exigence de Dieu sur ma vie. Mais j'ai dû reconnaître que je cherche à rompre avec cette exigence divine et à suivre mon propre chemin. La croix qu'il faut porter ici, c'est celle d'un conflit intérieur, celui du déchirement de l'être humain, écartelé entre le désir de répondre à l'appel de Dieu et la conscience de son incapacité à y répondre seul.*¹

Le temps des semailles

La génération JMJ cherche moins la certitude des vérités dogmatiques que l'adéquation entre sa nostalgie du divin et les requêtes de l'humain. Le souci des résultats tangibles, quantifiables (combien de vocations religieuses ou sacerdotales, combien de communions, de confessions...) ne l'obsède guère. Le temps de la germination, de la fécondité ne lui appartient pas encore. Elle vit celui des semailles, qui suffit à son étonnement. Pour beaucoup d'adolescents et jeunes adultes, le rassemblement au Champ de Mars en 1997 ou celui de Tor Vergata cet été a été la surprise de leur vie : la joie existe dans l'Eglise, on l'a vécue ! Les «JMjistes» ne tiennent pas à passer pour des bigots et se plaisent à mettre les points sur les i, comme ce groupe de Français interrogé par le correspondant du Monde : *Dites bien que nous ne sommes pas des chrétiens tristes. Nous sommes des chrétiens rigolos !*²

Ce qui prouve une certaine indépendance d'esprit. Johanne, 19 ans, ne s'en cache pas : *On peut cohabiter ensemble, ce n'est pas un péché. On écoute ce que dit le pape, et ensuite chacun voit si ça colle avec ce qu'il a envie de croire ou ce qu'il a envie d'être.*³ Le point de repère n'est pas la cul-

pabilité ou non qu'inspire un acte, mais l'«envie» ou pas qu'éprouve cette génération à trouver des témoins, des personnes de référence, qui l'aident à faire librement ses choix. Dès lors, on est heureux de goûter aux mêmes sensations, de partager une commune émotion, d'exprimer un profond désir de cohérence personnelle.

L'engouement du moment pourrait être superficiel, ne laisser qu'un vernis sur une démarche sans lendemain. Mais le désir de cohérence, comme le regret de ne point y donner la suite logique d'une vie vraiment guidée par l'Evangile, inspirent une réflexion en profondeur chez les jeunes et les conduit même à retrouver le sens de la confession et du sacrement de la réconciliation. Cette exigence ne saurait cependant résulter d'une obligation extérieure. La vie liturgique, sacramentelle, morale est le fruit d'un épanouissement personnel au sein d'un groupe constitué pour vivre un moment fort. En dehors de ce cadre, puissant mais occasionnel, la contrainte est mal perçue.

Des témoins autonomes

L'argument d'autorité ne touche plus qu'une infime minorité de jeunes chrétiens. Par contre, ils sont presque unanimes à reconnaître la valeur du témoignage, où un Jean Paul II excelle. Le pape a su dire, dès son discours d'accueil, le 15 août, sur le ton de la confiance : *Il faut que croisse et que s'affermisse votre foi dans le Christ. C'est de cette foi que je désire témoigner devant vous (...). Aujourd'hui, je désire avant tout vous dire que je crois fermement dans le Christ Jésus notre Seigneur.* Le Christ est lui aussi affirmé dans sa relation personnelle avec le croyant : *Le Christ nous aime et il nous aime toujours ! Il nous aime même lorsque nous le décevons !*

Pour Arnaldo Nesti, sociologue, professeur à l'Université de Florence, l'influence du pentecôtisme est réelle dans le courant

porteur des JMJ, c'est-à-dire la primauté de l'Esprit, de l'autonomie du croyant au-delà des dogmes, du catéchisme et de la hiérarchie catholique. Les jeunes ne sont plus prêts à obéir à l'orthodoxie catholique. L'Eglise devra prendre en compte ce désir d'autonomie des jeunes et leur façon bien à eux, individualiste et libre, de témoigner de l'Eglise.⁴ Cette remarque illustre l'aspect paradoxal des grandes manifestations de Manille, Paris ou Rome, dont l'équilibre délicat se situe entre la massification, qui ne supprime pas l'individualisme, et l'excès de personnalisation à l'égard du pape, qui risque de dédouaner les participants de tout engagement durable.

De ce point de vue, on comprend l'observation prudente de l'archevêque de Lyon, Mgr Louis-Marie Billé, lors d'une conférence de presse à Rome, le 19 août dernier : *Les JMJ sont un temps d'enracinement, d'identification, dans un environnement marqué par la crise de la transmission.* Ces journées se greffent sur une génération qui n'a rien connu d'autre qu'une société sécularisée, sur de jeunes chrétiens qui cherchent - entre autres à travers les JMJ - comment ils seront les chrétiens du troisième millénaire. Les JMJ sont donc l'occasion de prendre racine dans un terrain vierge ou, tout au moins, peu encombré par l'héritage.



Rome, août 2000, sérieux et décontraction.

De grands rassemblements de jeunes, l'Eglise en a déjà connu au XX^e siècle, notamment autour de l'Action catholique, de la Jeunesse ouvrière chrétienne. Ces derniers étaient conçus, surtout en Italie, comme des victoires du bien sur le mal, *le mal étant bien sûr le communisme*, relève Arnaldo Nesti. A Rome, précise le sociologue, *il est clair que cette fois tout le monde était là pour être ensemble, garçons et filles de tous les coins du monde, et non pas pour combattre une force maléfaisante. Cet immense rassemblement était avant*

tout une fête «pour» et non pas «contre». Le message est positif...⁵ Et c'est un message d'universalité qui parle immédiatement aux jeunes.

A Rome, ou dans les stations diocésaines qui ont précédé les rassemblements à Saint-Pierre ou Tor Vergata, les participants pouvaient aussi prier sans complexe alors qu'un jeune chrétien, dans son milieu de vie, surtout en nos contrées, est montré du doigt dès qu'il manifeste ses options religieuses ou ses croyances. Beaucoup d'observateurs ont écrit après les JMJ de Paris, plus spontanées que celles de Rome, plus surprenantes aussi, que *les questions religieuses et la foi sont plus présentes que nous le pensions* (Mgr Michel Dubost, grand organisateur des JMJ de Paris).

Questionnement religieux

Cette remarque ne met pas forcément le doigt sur la cécité des pasteurs ou des sociologues. Elle révèle la discrétion, pour ne pas dire la ferveur secrète, des jeunes croyants. Tous les mouvements ont peine à recruter. S'il n'y avait aucun hiatus entre les JMJ et la vie habituelle des chrétiens (jeunes ou moins jeunes), cela se saurait ! Or, on est loin du compte. Tel aumônier de collègue, après grand battage pour organiser une «super sortie» avec des jeunes cheminant vers la confirmation, se retrouve... avec ses deux ou trois animateurs habituels.

Par conséquent, il convient d'être à la fois modeste et serein pour évaluer l'impact réel des JMJ, à la manière de Michel Dubost que l'on citera encore parce qu'il ne saurait être suspect de méconnaissance du sujet : *Après Longchamp, beaucoup s'attendaient à ce que de nombreux jeunes rejoignent les mouvements d'Eglise, les séminaires et les monastères. Nous en avons connu qui ont démarré un nouveau parcours spirituel et un nouvel engagement*

dans l'Eglise. Mais pas tant que ça. Les JMJ n'ont pas renfloué nos modèles anciens mais ont bel et bien fait apparaître des réalités nouvelles. Les jeunes ne se fédèrent plus et ne s'engagent plus comme le faisaient leurs aînés mais ils se posent sérieusement et fondamentalement des questions religieuses. Hier, on m'interrogeait souvent sur le préservatif et sur le mariage des prêtres ; aujourd'hui, on me questionne davantage sur Dieu, sur la mort, sur le sens de la vie.⁶

Ajoutons à cela que les chrétiens ne sont pas les seuls à fournir des réponses religieuses, y compris en terres de vieille chrétienté. En situation concurrentielle avec les propositions bouddhistes, musulmanes ou New Age, les JMJ ont fait reculer les frontières de l'Eglise. Spectacle autant que liturgie, mêlant célébrations des sacrements et podiums dédiés à du «hard rock catho» très tendance, entre spiritualité et distraction, elles n'ont pas craint de manifester un pluralisme que d'aucuns, y compris à la Congrégation pour la doctrine de la foi, pourraient trouver demain fort suspect.

Les JMJ sont-elles une parenthèse de l'audace, dans une Eglise qui se replie sur ses peurs, ses dogmes, et un piétisme hostile à la modernité ? Réponse dans moins de deux ans, à Toronto, pour de nouvelles Journées mondiales de la jeunesse où la première génération du troisième millénaire à entrer dans l'âge adulte dira si le catholicisme répond ou non à ses questions.

A. L.

¹ Cité dans *Génération JMJ*, ouvrage collectif, Fayard, Paris 1997, p. 268.

² *Le Monde*, 20-21 août 2000, p. 3.

³ Idem.

⁴ Interview donnée à l'agence Protest'info, le 21 août 2000.

⁵ Idem.

⁶ In *Le Pèlerin Magazine*, 11 août 2000, p. 26.

Défendre la paix - «économiser dans l'armée»

par Michel EGGER,* Lausanne

Dépenser moins pour l'armée et investir plus dans la promotion de la paix afin de se donner les moyens d'une politique de sécurité adaptée aux menaces réelles. Tel est le but de l'initiative populaire «Economiser dans l'armée» sur laquelle le peuple suisse se prononcera le 26 novembre. Quelques quarante organisations non gouvernementales, dont la Communauté de travail (Swissaid, Action de Carême, Pain pour le prochain, Helvetas, Caritas), recommandent le oui.

Quelle politique de sécurité et de paix voulons-nous ? Et quels moyens sommes-nous prêts à nous donner pour la réaliser ? Telles sont les deux questions auxquelles le peuple suisse répondra le 26 novembre, en se prononçant sur l'initiative populaire *Economiser dans l'armée et la défense générale - pour davantage de paix et d'emplois d'avenir*. Le but de cette initiative est une redéfinition des priorités en matière de paix et de sécurité. Elle demande que, dans la décennie suivant la votation, le processus d'économies dans l'armée, entamé au début des années 90, soit poursuivi jusqu'à ce que les dépenses militaires par habitant de la Suisse rejoigne le niveau des pays voisins, comme l'Allemagne, l'Italie et l'Autriche.

Concrètement, le budget de la défense nationale (armée, protection civile) devrait être réduit de moitié par rapport à 1987. Les Chambres fédérales décideront chaque année des mesures d'épargne et, tous les quatre ans, de l'affectation des ressources ainsi libérées. Pour le comité d'initiative, la sécurité sociale (AVS) et la formation devraient être prioritaires ; un tiers cependant devra servir au renforcement de la politique de paix sur le plan international, via notam-

ment la coopération au développement, la protection des bases naturelles de la vie, la prévention et la résolution pacifique des conflits. Par ailleurs, la Confédération est appelée à encourager les entreprises et administrations touchées par le désarmement à se reconvertir dans la production de biens et services civils d'avenir. A cet effet, une contribution unique d'un milliard sera versée dans un fonds pour la création d'emplois de remplacement. Un atout, quand on sait que la réforme militaire d'ores et déjà annoncée par le conseiller fédéral Adolf Ogi devrait encore coûter entre 5 et 6 000 emplois - contre 2 000 à 3 000 pour l'initiative en question - mais sans mesure de compensation.

Développement et paix

Depuis la fin de la guerre froide, avec l'accélération des mutations structurelles et des bouleversements socio-économiques générés par la mondialisation, les menaces qui pèsent sur la sécurité nationale et in-

* Ancien journaliste, Michel Egger est depuis 1993 collaborateur de Pain pour le prochain.

ternationale ont profondément changé. Comme l'ont montré de manière tragique les événements au Rwanda, dans les Balkans et en Somalie, les guerres entre Etats ont cédé la place à des conflits internes, fréquemment de longue durée et dont 90% des victimes sont des civils. Leurs causes sont le plus souvent d'ordre social, économique ou écologique : l'oppression de minorités, les violations des droits humains, la destruction de la nature, les inégalités croissantes, le manque de ressources comme l'eau, l'exclusion et la pauvreté. Autant de situations où les différences ethniques, culturelles et religieuses peuvent facilement être exploitées dans les luttes pour le pouvoir, l'identité et la survie économique, où les conflits peuvent vite dégénérer en explosions de violence. Cela d'autant plus quand les Etats sont marginalisés ou mal intégrés dans la communauté internationale.

A l'évidence, on ne répond pas à de tels dangers avec des troupes armées, aussi bien équipées soient-elles, ni en faisant cavalier seul. A l'heure actuelle, la meilleure politique de sécurité, la plus crédible et durable est celle qui vise à prévenir et désamorcer les conflits là où ils naissent, en suscitant l'interaction entre tous les acteurs concernés. La sécurité est un bien collectif complexe, tissé d'interdépendances de tous ordres. Elle suppose une politique étrangère active, fondée sur une coopération au développement accrue, une défense courageuse des droits humains, une protection efficace des ressources naturelles, une bonne gestion des affaires publiques (*good governance*), une société civile vivante et la promotion de formes régionales d'intégration à tous les niveaux. Ce ne sont pas, en effet, les bombes qui apporteront la paix dans les Balkans mais la perspective de faire un jour partie de l'Europe.

Dans cette approche globale et multidimensionnelle de la sécurité, deux choses sont nécessaires. D'une part, la coopération au développement et l'aide humanitaire

doivent acquérir un rôle central et moteur par rapport au secteur militaire. D'autre part, les pays les plus industrialisés ont une responsabilité particulière à assumer. A cet égard, en tant que pays dont la prospérité dépend notamment de ses échanges avec le reste du monde, la Suisse a un intérêt direct dans la stabilité mondiale.

Responsabilité des nantis

Comme le disait Heidemarie Wieczorek-Zeul, ministre de la coopération en Allemagne, *la politique de développement est la politique de la paix du XXI^e siècle*. Le développement a besoin de la paix, parce que des conflits armés ou des explosions de violence peuvent anéantir en quelques mois le fruit d'années de travail. Mais la paix a aussi besoin du développement car sans perspectives d'avenir socio-économique, écologique et démocratique, sans respect des droits humains et souci de justice, toute société s'expose à des tensions et manifestations de violence nuisibles à sa sécurité et à celle de ses voisins. C'est par le développement et son intégration internationale qu'une société peut assurer sa paix ou se reconstruire si elle a été brisée par la guerre.

Tout cela, les autorités suisses l'ont reconnu depuis longtemps, comme d'ailleurs la communauté internationale à travers les grandes conférences des Nations Unies à Rio, Copenhague et Pékin. Au cours des années 90, dans différents documents et plusieurs enceintes, le Conseil fédéral a dessiné un programme de sécurité globale, soulignant l'importance du développement durable pour la stabilité et la paix à long terme des différentes sociétés.

En 1992, le secrétaire général de l'ONU a présenté un *Agenda pour la paix* où il définissait d'une manière exhaustive les objectifs et moyens pour la création, la garantie et la consolidation de la paix. Une approche mise en pratique en 1997 par les pays les plus

industrialisés (dont la Suisse), lorsqu'ils ont adopté les directives - politiquement contraignantes - en matière de conflit, de paix et de coopération au développement au sein de l'OCDE. Figure notamment dans cette déclaration le constat que des potentiels militaires trop élevés sont inconciliables avec l'objectif du développement et qu'il ne saurait y avoir de «bonne gestion administrative» sans élimination des dépenses militaires superflues.

Malheureusement, cette prise de conscience ne s'est jusqu'ici pas traduite dans les faits. Que ce soit en matière de lutte contre la pauvreté ou de protection de l'environnement, les Etats n'ont pas tenu leurs engagements. Pire, l'aide au développement a baissé et les moyens financiers pour la promotion de la paix ont reculé depuis 1995 de 13% selon l'OCDE. *L'exemple du Kosovo a clairement montré que les moyens pour financer une guerre étaient bien supérieurs à ceux engagés pour la reconstruction*, déclare Walter Fust, patron de la Direction du développement et de la coopération (DDC).

Suisse : politique inefficace ?

En Suisse également, le fossé reste grand entre le discours et la pratique. Si les dépenses militaires dans le monde ont fondu de 38% entre 1987 et 1997, celles de la Confédération n'ont diminué que de 8%. Malgré toutes les restructurations en cours, la Suisse continue d'engloutir quelque 5 milliards par an dans la défense nationale, à quoi s'ajoutent plus de 3 milliards sous forme de coûts économiques induits par le système de milice ; en termes d'équipement et de dépenses militaires par habitant, cela place notre pays en haut de l'échelle européenne, avec la France et la Norvège.

Selon la commission Brunner, *la Suisse est efficacement équipée contre des menaces devenues improbables, mais elle est*

encore insuffisamment préparée aux menaces réelles d'aujourd'hui et de demain. Ainsi, elle n'investit que 1,6 milliards dans la promotion de la paix, aide humanitaire et au développement comprise. Avoisinant 0,35% du produit national brut, son aide publique au développement est en dessous des 0,4% promis à Rio en 1992 et encore bien loin de la norme onusienne (0,7%).¹

Face à cette myopie, il est temps de réagir, de bousculer les habitudes mentales et de briser les structures sclérosées. L'heure est venue de fixer des orientations nouvelles et de se donner les moyens d'appliquer les principes reconnus, d'adapter notre politique de paix à la réalité et aux défis futurs. Cela passe notamment par une redistribution optimale des ressources, par un débat public de fond sur la sécurité à l'heure de la mondialisation et sur l'inadéquation d'une approche qui demeure centrée sur la dissuasion militaire et l'armement national.

Un «oui» dans l'urne le 26 novembre, en dégageant 1,8 milliards de francs de dividendes de paix par an à partir de 2010, permettra de réorienter le tir et d'aller vers plus de cohérence politique et stratégique. D'une part, l'armée suisse, qui va de toute manière - initiative ou non - au-devant de mutations radicales, pourra rester bien équipée et crédible par rapport aux autres pays puisque 3,1 milliards seront à sa disposition, soit un tiers de moins que le budget actuel mais autant par habitant que la moyenne des membres européens de l'OTAN. D'autre part, les ressources pour la promotion de la paix et la coopération au développement atteindront 2,25 milliards, soit 0,48% du PNB.

Votre avis nous intéresse !

Dans la mesure du possible, nous publierons volontiers vos opinions dans la rubrique *Libres propos*.

Grâce à cette manne, il sera possible de financer de manière durable le travail de prévention et résolution des conflits effectué notamment par les organisations non gouvernementales (ONG). Car un traitement pacifique des conflits suppose une société civile qui fonctionne bien. Et pour cela, les associations et communautés de base diverses doivent pouvoir accroître leurs capacités d'organisation, acquérir les moyens de défendre les droits et intérêts des plus faibles et défavorisés (*empowerment*). Proches des populations, fortes d'une grande connaissance du terrain, ces organisations sont souvent capables d'identifier les conflits de manière précoce ; dans la pratique, il s'agit souvent d'associations de femmes qui s'efforcent de recréer des liens sociaux au sein de sociétés détruites par la guerre ou déstabilisées par des tensions.

Comme le montre une brochure des œuvres d'entraide suisses, *Projet de paix* (voir encadré), ces organisations sont le maillon clé d'une politique de sécurité globale et durable. Sans elles, sans des relais et partenaires forts dans la société civile, la diplomatie de haut niveau et les actions politiques des grandes institutions internationales et instances gouvernementales - toutes nécessaires qu'elles soient - sont plus ou moins condamnées à l'échec. En revanche, à travers les ONG et leurs projets, les hommes et les femmes peuvent ici et ailleurs apporter une contribution à la paix, dépasser le sentiment d'impuissance ambiant face aux logiques absurdes et complexes de la guerre et de la violence.

Outre un soutien accru aux organisations déjà existantes, les tâches et défis qui nous attendent en matière de sécurité exigent également la création de nouvelles institutions pour la coopération au développement, la constitution d'un «fonds global de démilitarisation», selon l'idée du Prix Nobel de la Paix 1987 Oscar Arias, l'amélioration de la communication et de la collaboration entre acteurs étatiques et non-étatiques.

Des idées et des expériences

Encourager la participation des femmes dans les processus politique au Salvador, faciliter au Mozambique l'accès à la terre des populations les plus défavorisées, offrir une médiation dans des conflits intercommunautaires en Afrique du Sud, aider des jeunes colombiens à sortir de l'engrenage de la violence. Autant d'exemples qui montrent comment des projets d'aide humanitaire, de coopération au développement et de sauvegarde de la création peuvent prévenir le déclenchement de la violence, la contenir lorsqu'elle se manifeste et panser les plaies au lendemain d'un conflit.

Une douzaine d'initiatives novatrices sont présentées dans *Projet de paix*, une brochure éditée par le Groupe de projet «Paix et développement» et par la Direction du développement et de la coopération. Une bibliographie, une liste d'adresses et des pistes d'animation font de cette publication un outil de réflexion et d'action très utile.

Commandes : Service OeMe (animateurs Terre Nouvelle) «Projet paix», Speicher-gasse 29, 3011 Berne, ☎ 031 / 313 10 10, ou auprès des diverses œuvres d'entraide suisses.

Dans cette perspective, on parle de la mise sur pied d'unités de prévention et d'alarme précoce, de la qualification professionnelle accrue des personnes engagées dans ce domaine et de l'instauration d'un service civil pour la paix tel qu'il est annoncé en Allemagne et tel que le demande une autre initiative populaire en Suisse.

M. E.

¹ Le 3 octobre, le Conseil des Etats a transformé en postulat une motion exigeant que l'argent affecté à l'aide au développement équivalait à 0,4% du PNB d'ici à 2011 (ndlr).

Le sida comme révélateur

par Valérie BORY, journaliste, Lausanne

Le sida s'est banalisé. Les médias l'ont évacué de leurs colonnes et de nos pays. Le sida, maintenant, c'est l'Afrique, l'Asie. Pourtant, même si la maladie est en régression sous nos cieux, elle demeure le champ dramatique d'un terrible questionnement éthique et sociologique. Maroun Tarabay, sociologue et aumônier maronite de 1989 à 1998 à la maison Soleil Levant où sont accueillis toxicomanes et malades du sida, s'est penché sur le vécu des pensionnaires, sur les attitudes de la société civile et religieuse et sur le rôle des médias.

L'analyse que fait Maroun Tarabay du rôle qu'ont joué les médias dans l'ouverture du Soleil Levant est particulièrement éclairante. Les médias ont été sollicités dès les débuts, dans une convergence d'intérêts mutuels. La direction a joué la carte médiatique pour *briser la loi du silence et de l'anonymat* et reconnaît que c'est grâce aux médias que la maison a pu être inaugurée en novembre 1989. Quant aux journalistes, ils avaient sous la main un sujet assuré de bien se vendre. La femme de l'ancien président des Etats-Unis, Nancy Reagan, n'avait-elle pas visité le Levant, emblématique d'une approche novatrice de la drogue ?

La responsable de la future «maison du sida», Françoise Rey, déclarait pour sa part : *On a appris beaucoup plus tard que «24 Heures», les dix premiers jours, n'a passé dans le courrier des lecteurs que les lettres favorables alors que le journal recevait aussi des lettres hostiles. Donc le journal a choisi d'apporter son soutien au projet. Le soutien médiatique, on l'a toujours eu par rapport au sida et par rapport au Soleil Levant.* Quant au pasteur de la paroisse de Saint-Jacques (qui s'est engagé avec ses paroissiens pour la «maison du

sida»), il pense que les médias ont contribué à cette époque à radicaliser les positions de la minorité opposante (quelques habitants des villas du quartier).

Pour Maroun Tarabay, les médias ont en fait joué une partie paradoxale. *Le Soleil Levant avait voulu mettre l'accent sur la solidarité (entre malades et non malades et entre malades de différents milieux socioculturels), alors que les journaux ont accentué l'effet de ghetto. En effet, la clientèle qui allait venir a été d'emblée catégorisée dans un raccourci médiatique comme une clientèle marginalisée, un préjugé véhiculé par la presse, qui a découragé des personnes appartenant à d'autres milieux de venir vivre au Levant. Ce qui était contraire à la volonté de la fondation d'ouvrir largement cette maison. C'est dans le mélange des classes sociales, et sans distinction de sexe ni de modes de contamination de la maladie, que le projet avait été porté et devait fonctionner.¹*

Caractéristique aussi de la logique médiatique et de sa sélection des événements : l'ouverture à Buchillon d'une «maison du sida» un an après celle du Levant a passé complètement inaperçue.



Effet de ghetto, les médias interpellés.

L'attitude des pensionnaires face à la vie et au sida varie selon l'origine sociale. C'est ce qui ressort de l'enquête de Maroun Tarabay, qui a fait une typologie en trois groupes. Les pensionnaires privilégiés (premier groupe) sont en minorité. Ce sont ceux qui ont suivi des études secondaires, voire universitaires, qui sont bien intégrés dans la société et dont le rapport à leur famille est le plus souvent harmonieux, avec un bémol : on y rencontre à la fois une tolérance, mais aussi la peur que la maladie nuise à une certaine image sociale. C'est le cas de Patrick (les prénoms sont fictifs) qui est venu résider au Soleil Levant malgré les réticences de sa mère, propriétaire d'une galerie d'art réputée et qui considérait la maison comme un lieu conçu pour «les indigents».

L'analyse des faire-part de décès est également révélatrice du langage vrai qu'ont

eu certains proches face à la maladie de leur fils ou fille, tandis que d'autres veillaient à ne laisser percer aucune allusion au sida. Rappelons que la majorité des pensionnaires sont des toxicomanes. En ce qui concerne les pensionnaires homosexuels, qui ont rompu avec leur famille pour vivre leur différence, l'étude constate que la maladie a provoqué un retour dans le milieu familial. Cependant, si le sida a réconcilié des familles, chez certaines autres, au contraire, il a été le révélateur de conflits qu'il a exacerbés.

La deuxième catégorie de malades, les «dépendants», représente près du tiers des pensionnaires. Au niveau socioprofessionnel, ces jeunes adultes ont régressé à un statut social moindre par rapport à leurs parents. Ils se sont retrouvés dépendants à plus d'un titre dans leur courte vie. Ce

sont souvent des étrangers de la deuxième génération, venus en Suisse vers l'âge de dix ans, élevés jusque-là par les grands-parents dans leur pays d'origine et qui souvent n'ont jamais vécu avec leurs parents immigrés. Ils ont payé un lourd tribut à leur insertion sociale et familiale problématique en étant davantage que d'autres happés par la marginalité.

Le troisième groupe de malades, que Tarabay appelle les stigmatisés, rassemble un peu plus de la moitié des pensionnaires. Ce sont des employés qualifiés, des artisans, des cuisiniers, des sommeliers, des ouvriers. Ces personnes se sont trouvées dans l'impossibilité d'avouer leur séropositivité, en particulier sur leur lieu de travail, et ont souvent dû donner leur congé. L'aveu vis-à-vis de leur famille est également très problématique. Pour ceux qui, homosexuels, viennent du sud de l'Europe, l'étude constate qu'ils n'avouent pas à leurs proches leur homosexualité ni leur maladie. Un contexte dans lequel la religion joue un grand rôle inhibiteur, commente Maroun Tarabay. Ces malades justifient leur attitude par le fait de ne pas vouloir inquiéter leur famille.

Certains pensionnaires ont développé à cause de leur maladie une sociabilité accrue. C'est le cas d'une jeune femme, appelée Mireille, qui, *grâce à sa capacité de changement, incarne la lutte, la résistance*. C'est la seule pensionnaire qui ait fait des études universitaires, avant de plonger - brièvement - dans la toxicomanie. Soutenue par sa famille, elle a contribué à fonder dans le canton de Vaud un groupe de séropositifs anonymes, puis l'association Sid'-Action. Quand elle s'est vue atteinte par le sida, elle a dit à sa mère : *Enfin, je me sens moi-même et je vais pouvoir réaliser ce que je voulais*.

Pour l'auteur, *c'est à cet aspect que l'on voit l'inégalité par rapport à la mort. Ceux qui bénéficiaient d'un bon niveau socioculturel ont pu lutter contre la stigmatisation de la maladie en créant des associations,*

en militant pour le sida. Cette visibilité n'était pas donnée aux pensionnaires de mi-lieux défavorisés.

De nouveaux rituels d'adieu

Le Soleil Levant a eu pour but, dès les débuts, de briser la solitude des mourants. Très vite, il a fallu créer de nouveaux rituels qui pouvaient être acceptés par des personnes en rupture d'institution, y compris religieuse.

Maroun Tarabay rappelle quelle était la position du pape Jean Paul II à propos du sida. Le pape cite *les causes biologiques, les conditions de l'environnement et les aspects socioculturels de la maladie*, mais insiste surtout sur *les problèmes de toxicomanie et d'abus de la sexualité* en les désignant comme étant à l'origine de la maladie. La position officielle de l'Eglise catholique sur l'homosexualité, écrit Tarabay, est de la considérer comme une pratique qui va à l'encontre du projet de création établi par Dieu. *Jean Paul II n'hésite pas à critiquer la société moderne par des métaphores propres à la maladie. La diffusion du sida serait «une immunodéficience des valeurs existentielles», «une véritable pathologie de l'esprit». Mais si la société est malade et que le sida en est la conséquence, le pape souligne pourtant «le côté positif», la population assumant ses propres responsabilités.*

Le Soleil Levant a tenté de redonner à ses pensionnaires un sens à leur propre mort, malgré la cruauté qu'il y a à partir jeune, fauché par le sida. La plupart d'entre eux sont croyants, sans adhérer pour autant à une religion déterminée. Leur conception de Dieu est plutôt universelle. Le rituel n'est donc ni laïc ni entièrement chrétien.

Après le décès, le corps est déposé dans une chambre pendant trois jours. *Les proches, le personnel soignant, les pensionnaires et l'aumônier peuvent*

prendre congé sans précipitation et sans peur. La cérémonie d'adieu se déroule dans une église de quartier, le Saint-Rédempteur, non parce qu'elle est catholique mais *parce qu'il s'en dégage une atmosphère chaleureuse et que d'autres amis disparus ont été honorés dans cette église.*

Après une introduction, prend place le rituel de la lumière. On allume des bougies flottantes correspondant à l'âge du défunt. Dans le recueillement, on écoute un morceau de musique choisi par le défunt. Ensuite, ce sont des témoignages. *On me demande de transmettre un message fondé sur un texte sacré ou profane, suivant les convictions. Puis vient le moment de la prière universelle où l'on prie pour le défunt, la famille, ceux qui l'ont précédé, les pensionnaires malades, les médecins et les chercheurs.* Avec le dernier adieu, la cérémonie se termine par un rituel des fleurs : les participants à la cérémonie sont invités à venir prendre une fleur auprès du cercueil.

La plupart des pensionnaires choisissent d'être incinérés. Après l'incinération, les cendres sont déposées dans une urne et enterrées dans le Jardin du souvenir, au cimetière, ou dispersées sur le lac Léman ou encore enfouies dans le jardin du Soleil Levant. Deux pensionnaires seulement ont eu une cérémonie d'adieu au Soleil Levant et non pas dans une église. Tarabay explique que beaucoup de pensionnaires croient à la réincarnation par rejet d'une éducation religieuse fondée sur la peur.

Aujourd'hui, grâce aux trithérapies, la vocation de cette maison du sida s'est modifiée. Le nombre de décès a baissé, mais les pensionnaires, porteurs de gros handicaps, restent beaucoup plus longtemps. De lieu d'accueil pour malades en fin de vie, où l'on dispensait des soins palliatifs, le Levant a en outre une fonction polyvalente : centre de consultation et d'aide aux toxicomanes. Un restaurant public ouvre la maison vers l'extérieur. Mais la grande question de ceux qui conti-

nent à mourir du sida reste la confrontation avec la mort.

Gardons à l'esprit cette belle image de l'un d'entre eux qui, en parlant de sa fin prochaine, a souhaité *partir comme un papillon...*

V. B.

¹ Depuis 1989, le Soleil Levant a accueilli 215 personnes vivant avec le sida, dont 103 sont décédées. Un peu plus de la moitié des pensionnaires sont de nationalité suisse. Les pensionnaires se répartissent entre les classes sociales inférieures et moyennes. L'âge moyen est de 32 ans. Une participation aux frais de pension est demandée aux personnes qui le peuvent. Sinon, ce sont les assurances sociales qui les financent. Une personne qui n'a pas de revenu ni de couverture sociale sera prise en charge par la Fondation du Levant.

La Compagnie de la Marelle présente

Un avocat pour Karla de Jean Naguel

Dans le couloir de la mort d'une prison texane, K. F. Tucker, condamnée pour double meurtre, attend son exécution. Un avocat tente d'obtenir la grâce de cette femme qui s'est profondément transformée au long de ses années de détention.

Tournée en Suisse jusqu'en janvier

Informations et programme :

Compagnie de la Marelle,

*ch. de la Chapelle 10, Vernand-Bel-Air,
1033 Cheseaux,
☎ 021 / 732 23 32.*

A propos de science et religion

En écho à l'excellent article de Louis Truffaut, intitulé *Le temps de l'homme* (**choisir** n° 485, mai 2000, pp. 30-34), j'aimerais livrer quelques réflexions tirées de la lecture de l'encyclique *Fides et Ratio* et d'un livre passionnant de Stephen Gould (*Rocks of ages, science and religion in the fullness of life*, traduit en français sous le titre *Dieu dit que Darwin soit.*) Scientifique de pointe dans le domaine de l'évolution, vulgarisateur talentueux, mais aussi passionné par l'histoire des religions, cet auteur se présente lui-même comme un agnostique issu d'un milieu juif américain non pratiquant. Sa thèse est que la science et la religion, toutes deux indispensables à l'homme pour mener une existence décente, ont chacune un magistère aux frontières bien nettes, sans que l'une ait une supériorité sur l'autre. Les conflits sont survenus chaque fois que les scientifiques ou que les religieux ont voulu intervenir dans un domaine qui ne les concernait pas.

Quelle est la ligne de démarcation ? C'est dans l'Evangile, comme Jean Paul II dans sa méditation aux récentes JMJ, que l'auteur la trouve. L'apôtre Thomas est un personnage très attachant. Homme concret, actif - c'est lui qui dit avant la montée à Jérusalem : *Allons mourir avec lui* - Thomas est un modèle du scientifique. Il ne croira pas au Ressuscité avant d'avoir mis les mains dans ses plaies (l'Evangile insiste sur les perceptions par plusieurs sens). Mais le Christ, dans sa réponse, le remet à sa place et marque à jamais la frontière entre la foi et la science : *Heureux ceux qui croient sans avoir vu.*

Pour être plus clair, il faut séparer la philosophie de toutes les autres sciences, qu'elles soient dites «exactes» ou «humaines». D'abord parce que la philosophie a des rapports beaucoup plus étroits avec la religion puisqu'elle s'occupe aussi de métaphysique. Dans *Fides et Ratio*, Jean Paul II décrit de manière très approfondie les relations que la philosophie a et a eu, au cours de l'histoire, avec la foi chrétienne. Ensuite, il me paraît que les vérités ou plutôt les questions philosophiques s'apparentent étroitement aux vérités révélées par les textes sacrés. Elles défient le temps. Que l'on pense au débat entre Parménide et Héraclite sur l'être et le devenir ou encore aux réflexions de saint Augustin sur le temps, pour l'instant jamais dépassées par les philosophes de notre modernité (la regrettée Jeanne Hersch y faisait souvent allusion). Les sciences, elles, évoluent et les connaissances, en biologie notamment, s'accroissent de nos jours avec une accélération impressionnante. En science, il n'y a pas de vérité absolue et éternelle mais plutôt une quête sans fin.

Question philosophique : d'où vient cette curiosité insatiable de l'esprit humain ? Pas de réponse scientifique, mais une tentative de réponse théologique dans l'encyclique mentionnée. Beaucoup de grands savants, Newton par exemple, n'ont jamais vu de contradictions entre leur recherche scientifique et la pratique de leur religion. Cependant des conflits sont survenus. Dans ce domaine, les noms le plus souvent cités sont ceux de Galilée et de Darwin. Le procès de Galilée n'a pas été un combat entre un savant éclairé et un groupe de cardinaux obscurantistes. En fait, les dirigeants de l'Eglise d'alors, se sentant responsables de l'organisation de la société, ont été pris de panique à l'idée que la découverte de Galilée

allait entraîner des désordres graves et même remettre en question certaines parties de la Révélation. Ils ont bien sûr eu tort en se mêlant de ce qui ne les regardait pas et, tardivement, l'Eglise s'est rétractée. De son côté, Darwin a, par la découverte de l'évolution, changé notre compréhension du monde ; mais s'il a été rejeté par le monde religieux, ce n'est pas seulement pour les mêmes raisons qui avaient fait condamner Galilée. Darwin, homme d'Eglise, a perdu la foi ; comme son ami Huxley, il n'a trouvé, après la mort de sa petite fille, chez ses amis religieux, que des fausses consolations et explications, très apparentées à celles données par les amis de Job. Le malentendu s'est encore envenimé car la théorie de la sélection naturelle a très vite été utilisée, par exemple dans l'intelligentsia allemande au début du siècle, bien avant Hitler, pour défendre le racisme et la notion de race supérieure.

Les empiètements, de quel côté qu'ils viennent, sont préjudiciables. Les scientifiques qui justifient leur athéisme par leurs observations et leurs raisonnements sont aussi coupables que les religieux qui expliquent le monde tel qu'il est par «la volonté de Dieu», ou qui parfois, plus subtilement, s'inspirent des textes sacrés, en particulier la Genèse et les Psaumes. La science ne pourra jamais répondre à des questions telles que : *L'homme est-il le but de la création ? A-t-il plus de valeur que tel mollusque ou fossile qui a vécu plus longtemps que l'humanité et qui s'est éteint après des millions d'années ?* La beauté du monde et la contemplation de la nature sont pour la majorité d'entre nous une forte incitation à croire en un Dieu créateur. Cependant, le scientifique voit aussi dans la nature la cruauté, la présence de la mort, et comme tout homme, il ne peut pas ne pas s'interroger sur la question du Mal. Gould raconte l'histoire de l'ichneumon : cette espèce de guêpe qui, pour se reproduire, pique une chenille pour la paralyser. Elle injecte ensuite ses œufs dans le corps de la chenille ; les œufs deviennent larves et ces larves se nourrissent en dévorant de l'intérieur le corps de la chenille mais, mécanisme extraordinaire, en épargnant l'intestin, le cœur et les centres nerveux de la pauvre chenille afin qu'elle puisse «servir» jusqu'à l'éclosion des guêpes. Quelle est la justification de cet horrible supplice pour la chenille ?

Ayant établi par de multiples exemples la nécessité de bien séparer les deux magistères (Gould propose le concept de NOMA, *non overlapping magisteria*), l'auteur nous rend attentifs à deux dangers. L'un est le syncrétisme, il est à la mode. La science et la religion ne font qu'un, la science est là pour prouver les vérités de foi. Voyez le big bang qui serait la preuve de la Création. Voyez les explications douteuses de la double nature du Christ, vrai homme et vrai Dieu, qui serait prouvée par la théorie quantique (corpuscules et ondes sont la même chose). Dernier exemple, la triste histoire de la «vie après la vie» où certains ont eu le culot de dire que l'expérience d'un malade revenu d'un coma proche de la mort constituait une preuve de la vie éternelle.

L'autre danger, c'est la juxtaposition des deux mondes dans le respect, mais aussi dans la non communication. Comme deux ennemis qui redouteraient la moindre escarmouche, la science et la religion, en s'ignorant et en n'échangeant plus leurs points de vue, conduiraient notre monde et aussi chaque individu à un appauvrissement terrible.

Kant, en poussant son raisonnement jusqu'à l'extrême limite de l'intelligence, a bien défini qu'il existait au-delà de la raison un domaine où la foi devait triompher. Gould, comme Jean Paul II dans la dite encyclique, incite les croyants à n'avoir jamais peur de la moindre découverte scientifique. En même temps, par des échanges continuels avec le monde scientifique,

il faudrait oser remettre en question certains comportements religieux, sans nous satisfaire d'explications infantiles, faisant confiance à la raison, mais aussi sans avoir la prétention de donner une explication scientifique aux vérités de foi.

Jacques Petite
médecin, Martigny

Droit de réponse

A propos de l'opinion de Maryse Durrer, *Démographie : de la désinformation* (**choisir**, n° 483, mars 2000).

(...) Dès le début, Maryse Durrer s'en prend au mot *crash*, dont elle déforme délibérément le sens, pourtant expliqué en détail et justifié dès les deux premières pages du livre. Nous avons précisément souligné que le trait *commun* au Nord et au Sud, c'était la décélération rapide de la croissance démographique, selon des calendriers différents. Dans son «compte-rendu», M. Durrer nous reproche également, à deux reprises, de dénoncer un complot contre la vie et les valeurs. Or c'est exactement le contraire que nous écrivons textuellement : *Il n'est pas nécessaire de subodorer le complot : il suffit de dénoncer un plan d'action dont n'importe qui peut prendre connaissance* (p. 137). Même cas de figure à propos de l'Inde, où Maryse Durrer occulte ce que nous écrivons textuellement : *Tous les problèmes sont certes loin d'être résolus* (p. 66).

Louïe fine, M. Durrer assure nous avoir entendu crier haro sur le «développement durable». Elle feint de ne pas avoir remarqué que là où nous parlions du développement durable, nous nous référions à ce concept *dans sa version malthusienne* (p. 100). M. Durrer nous aurait aussi entendu crier haro sur les femmes et le travail des femmes : excusez du peu ! Comme notre contradictrice a peut-être pris la peine de jeter un coup d'œil à la p. 145, elle devrait pourtant avoir remarqué que nous y plaidons pour que les femmes puissent faire des choix vraiment libres. M. Durrer militerait-elle pour la limitation de cette liberté ?

Elle nous reproche ce que nous écrivons à propos de l'homosexualité, l'avortement, l'éducation sexuelle. Or ces questions, s'il était inévitable qu'elles fussent mentionnées, ne sont pas discutées pour elles-mêmes dans le livre stigmatisé. Ce n'est pas parce qu'elle a des positions connues sur ces dossiers que M. Durrer peut s'autoriser des procès d'intention et se permettre des amalgames qui servent de prothèse à une argumentation inexistante.

M. Durrer redoute encore les constatations indiscutables. Elle se targue pourtant de connaître *ces quelques points à fond*. Elle devrait par conséquent savoir que la décélération de la croissance démographique est un phénomène scientifiquement reconnu par la communauté scientifique internationale et même par certains de ses amis de l'ONU. Elle aurait pu remarquer que les hommes politiques commençaient à se soucier du vieillissement et de ses conséquences. (...)

Michel Schooyans
professeur émérite
à l'Université de Louvain

L'Apocalypse de Jean au théâtre

un entretien avec Jean-Bernard LIVIO

En 1986, à Palexpo, les communautés chrétiennes de Genève faisaient la fête lors d'une semaine de manifestations diverses, sous le thème de Chrétiens pour l'An 2000. Quelques-uns des initiateurs, dont Olivier Labarthe et Jean-Bernard Livio, auxquels s'est joint comme administrateur Jean-Claude Rivollet, se retrouvent quelques années plus tard, pour marquer l'an 2000 d'un nouveau projet : monter le Livre de l'Apocalypse sur scène. Un pari audacieux.¹

Jean-Bernard Livio : « Il y a actuellement de l'apocalyptique dans l'air. Le mot est à la mode pour désigner tous les malheurs possibles, romans et films s'approprient le thème pour sombrer dans l'épouvante, les journalistes eux-mêmes abusent de l'expression lorsque leurs superlatifs n'arrivent plus à décrire leurs émotions : tout est devenu *apocalyptique* !

» Dommage... car le mot grec qui ouvre le dernier livre de la Bible n'a rien d'épouvantable, aucune connotation négative. Il signifie « dévoiler », enlever ce qui au premier regard empêche une saine compréhension ou lecture d'un événement. Et c'est bien de cela dont il est question dans le Livre de l'Apocalypse : un homme est emprisonné pour ses convictions ; face à l'empereur romain qui se fait appeler « seigneur », il confesse la seigneurie de Jésus-Christ sur le monde. Il s'appelle Jean, il vit à l'époque des persécutions de Domitien contre les chrétiens, à la fin du 1^{er} siècle de notre ère. Dans son cachot, Jean « voit », ou plus exactement il entend La Voix lui intimer l'ordre d'écrire ce qu'il voit. »

» Ce livre produira l'effet escompté : à toutes les Eglises du monde, il va lancer cet appel au courage, à la constance face à l'adversité. Au nom et avec la force de la Parole de Dieu : *Je sais ce que vous êtes, je connais votre engagement, c'est formidable ; mais ne baissez pas les bras, tenez bon !* Qui ne souhaite entendre aux heures sombres un tel encouragement, surtout s'il leur est adressé par *Celui par qui tout est possible* ?

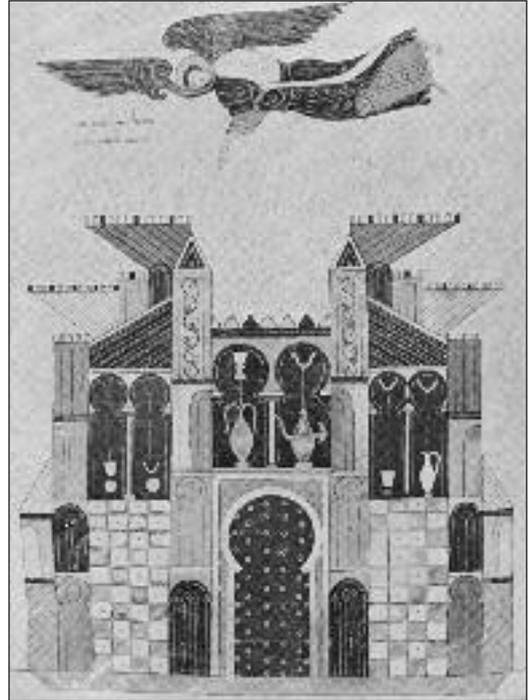
» Ce dernier livre de la Bible ne manque donc pas de souffle. Il n'est pas un point final après cette longue série de récits qui ont marqué l'Histoire des relations parfois tendues de l'humanité avec son Créateur. Il est un envoi, un élan passionné qui donne sens à toute la trajectoire. Désormais, dans ce partenariat difficile où l'être humain se sent parfois lâché par Celui en qui il s'origine, le doute n'est plus permis, Dieu lui-même s'engage : *Je viens !* La porte est ouverte, à l'homme de faire son choix. »

C'est quand même un texte où les fléaux se déchaînent.

« Nul besoin de rappeler les catastrophes sur les routes ou dans les airs, le sang versé et les guerres jamais vraiment éteintes, les affaires de corruption, les drames de famille et, plus près de nous, les glissements de terrain et les inondations meurtrières. Nos médias nous rapportent que trop souvent malheurs, désolations, pleurs, scandales en tous genres. Et si le livre de l'Apocalypse en est rempli, c'est que l'humanité les provoque autant qu'elle les

subit, hier comme aujourd'hui. Ce ne sont là que paroles d'homme, qui ne devraient cependant jamais voiler notre regard sur ces autres paroles innombrables qui tissent dans l'humanité un espace de vérité, de respect ou de tolérance. Mais quand donc et surtout comment tout cela va-t-il finir ?

»Voilà alors qu'intervient la Parole pour donner sens. Car, une fois le livre ouvert, se dévoile au-delà de la porte la réalité jusqu'ici voilée : Dieu. Et le face à face est décisif. Le visionnaire de Patmos se retire progressivement pour laisser la place à chacun dans cette décision qu'il lui incombe, d'ouvrir la porte, de s'ouvrir à la vie. Non pas comme un choix ultime après les joies et les vicissitudes d'une existence bien remplie mais comme une décision qui va changer le regard porté sur le quotidien : qui suis-je ? quelle est ma référence, première et ultime, dans mes options de vie ?»



Babylone en feu. «Beatus» de 1047.

L'Apocalypse serait donc un message d'espoir ?

«L'Apocalypse est une vision d'espoir pour l'humanité. C'est aussi là que réside le pari de monter sur scène ce texte biblique en l'an 2000. Non d'abord à cause de la nécessaire adaptation d'un écrit pour initiés à transformer en un message pour tous. Mais parce qu'il s'agit, en jouant sur toutes les possibilités qu'offre le théâtre, et grâce à la lumineuse mise en scène de Pierre-Alexandre Jauffret, de tenter de remettre l'église au milieu du village, de recentrer Dieu au cœur du monde. De redonner au grand public habitué aux salles de spectacles des mots et des images fortes et compréhensibles pour aujourd'hui.

»Or le langage biblique était un langage nécessairement codifié, comme le sont les symboles iconographiques, mais pas forcément hermétiques. Certains rites, certaines expressions sont encore immédiatement traduisibles et l'opposition des couleurs ne

nous est pas inconnue dans le jeu du noir/blanc pour illustrer le passage des ténèbres à la lumière, ou de la peur à l'espoir. Cependant d'autres codes nous échappent, qu'il faut se risquer à interpréter pour que la force de la vision de Jean ne perde pas en intensité pour le spectateur, invité progressivement à voir, donc à choisir son camp, et peut-être à conclure avec le prophète : Viens, Seigneur !»

Propos recueillis par Valérie Bory

¹ L'Apocalypse de saint Jean, du 7 au 12 novembre à 20h et les 11 et 12 novembre à 15h, au Théâtre du Bâtiment des Forces Motrices (Genève), mise en scène Pierre-Alexandre Jauffret, interprétation Richard Vachoux avec plus de cent figurants.

Location : TicketCorner ou ☎ 848 800 800.
www.choisir.ch/apocalypse.

Méditerranée, de Courbet à Matisse

par Geneviève NEVEJAN,* Paris

La mer me donnait les mêmes émotions que l'amour, déclarait Courbet qui anticipait en 1854 le sentiment d'exaltation que susciteront les rivages méditerranéens. Il fut en effet l'un des premiers à restituer cette mer calme, la sérénité d'un ciel qu'il salue d'un geste théâtral dans *Le Bord de mer à Palavas*. On s'imagine mal aujourd'hui le discrédit de ses côtes et de ses ports jugés insalubres.

Depuis la fin du XVII^e siècle, l'intérêt des lieux était essentiellement climatique et c'est à la douceur des hivers seuls que Nice et ses alentours devaient la fréquentation très cosmopolite de leurs hôtels. Le but de ces séjours très mondains est largement curatif, destiné pour l'essentiel à guérir la phtisie, loin des rigueurs septentrionales. En 1854, Alexandre Dumas notait sur la Promenade cette *population de femmes pâles et frêles qui n'auraient pas la force de vivre ailleurs et qui viennent mourir à Nice*. Maupassant n'exagérait pas lorsqu'il qualifiait *d'hôpital du monde et de cimetière fleuri de l'Europe aristocrate*, cette côte où Victor Cousin, Tocqueville, Mérimée, Michelet et le frère de Tolstoï exhalaient leur dernier souffle.

Si l'on excepte l'intérêt de curiosité de Madame de Sévigné charmée à Marseille par *la beauté singulière de cette ville*, l'engouement pour la Riviera française ne précède guère le milieu du XIX^e siècle, encore se limite-t-il aux écrivains auxquels nous

devons les premiers paysages enthousiastes de la Côte. George Sand, venue y guérir une typhoïde en 1861, en apprécie la suavité de l'air, les *plus heureuses couleurs*, la beauté supérieure à celle du *fameux Bosphore*. En 1864, de retour d'Italie, Hippolyte Taine en pressent toutes les qualités proprement picturales, *les magnificences du Midi, l'étang de Berre, admirable nappe bleue immobile dans sa coupe de montagnes blanches ; puis la mer, ouverte à l'infini, la grande eau rayonnante, paisible, dont la couleur lustrée a la délicatesse de la plus charmante violette ou d'une pervenche épanouie*.

Le rendez-vous des artistes

La Côte prend dès lors l'aspect qu'on lui connaît. Les plus somptueuses demeures sont commandées à Charles Garnier notamment, auquel on devait déjà sa somptueuse Villa de Bordighera ainsi que l'Opéra de Monte-Carlo inauguré en 1879. Nul doute que les grands décors peints de ses villas concourent à attirer les peintres les plus réputés de l'Académie.

* Geneviève Nevejan, historienne de l'art et d'archéologie, est chargée de cours à l'École du Louvre et à l'École de communication visuelle (Paris).



Gustave Courbet, *La Mer à Palavas*, 1854.

Meissonnier y suivait ses commanditaires fortunés qui allaient hiverner sur la Côte. Il habitait une vaste maison au cap d'Antibes, le château de la Pinède, qui deviendra une sorte de pension pour artistes, occasionnellement fréquentée par Monet. *Il fait peindre ses élèves en plein air*, raconte Mérimée en 1867, *et il a des modèles habillés comme au temps de Charles IX qui posent et vont ouvrir la grille du parc quand on sonne, à la grande stupéfaction des Anglaises qui voudraient entrer, mais il y a une consigne inflexible...*

Si Meissonnier prétend vouloir *faire du paysage*, Puvis de Chavannes intervient en tant que décorateur au Musée de Marseille. Hâtivement qualifié d'académique, son décor fit pourtant l'objet d'un véritable pèlerinage de la part de Signac, Henri-

Edmond Cross, Bonnard, sans doute Cézanne et Matisse. L'éclat du bleu, l'atténuation du modelé, son art très synthétique - si mal compris de la critique parisienne, lors de la présentation de ses toiles à Paris, en 1869, avant leur mise en place à Marseille - furent à l'inverse d'un enseignement très fécond pour la jeune génération des années 1880-1905.

Moins soucieux d'allégories et de nouvelles mythologies que Puvis de Chavannes, les impressionnistes se montrent infiniment plus sensibles à un paysage dépourvu d'anecdote. Cézanne les précède, à Marseille et à l'Estaque notamment où il se réfugie pendant la guerre de 1870. Il y attire ses amis, comme Renoir, de retour de Naples, en janvier 1882. Un Renoir ébloui par cette nature végétale qui deviendra son lieu

d'élection et d'exil définitif de 1907 à sa mort en 1919. *Il n'y a que des pêcheurs et les montagnes. Donc pas de murs, de propriétés, ou peu. En Italie, il faut faire quatre lieues pour en être débarrassé.* Le bleu du ciel et de la mer n'apparaissent qu'à l'arrière-plan de ses souvenirs picturaux. La montagne, les vallons rocheux ponctués d'une végétation que restitue une touche vibrante, ouatée, l'emportent dans ses descriptions frémissantes de sensualité.

Sans déterminer de véritables révolutions, le paysage méditerranéen confirme sans nul doute les impressionnistes, puis les néo-impressionnistes, dans leurs convictions picturales qui visent à restituer une lumière prodiguée à l'envi dans ces contrées encore inexplorées. Afin de se démarquer de son ami Seurat, peintre exclusif de la Manche, Signac choisit de se confronter à la lumière méditerranéenne qui inonde le port de Collioure. Il se dédie à la mer ou plutôt à ses *iridescences*. Le bleu ne résiste pas à la furieuse intensité lumineuse. Ce n'est que plus tardivement qu'il hausse le ton.

Son camarade complice du néo-impressionnisme, Henri-Edmond Cross, n'aura pas d'autre ambition que celle d'atteindre une couleur de plus en plus intense, de moins en moins altérée de mélange, cela jusqu'à l'extrême pureté.

Rupture avec le réel

C'est avec les peintres fauves, en 1905, que la Méditerranée devient le théâtre d'une véritable révolution picturale, opérée à Collioure par Matisse et Derain. Guidés par l'influence de Signac et de Cross, les deux peintres divisent la touche, proscrivent le mélange des couleurs, avant de découvrir à Collioure un lieu propice à un renouvellement de vision et de sensations. Ce site encore sauvage semble leur offrir un spectacle inusité de *gens, la tête bronzée*

avec des couleurs de peau chrome, orange culottée... de barques multicolores. C'est là précisément, en quelques semaines, que Matisse et Derain posent les principes du fauvisme.

La rénovation de la peinture, la révélation d'un chromatisme dorénavant arbitraire passent par une remise en cause de la théorie divisionniste. A la touche divisée se substituent des aplats de couleurs. La réalité rétinienne du paysage méditerranéen se doit aussi d'être réinventée, afin de mieux traduire l'intensité des sensations. Au peintre Girieud qui s'étonnait de la couleur de la plage dans *La Plage rouge* (Collioure, été 1905), Matisse expliquait : *Vous vous étonnez sans doute de voir une plage de cette couleur, en réalité elle était de sable jaune, je me rendis compte que je l'avais peinte avec du rouge, le lendemain, j'essayais avec du jaune. Ça n'allait plus du tout, c'est pourquoi j'ai remis du rouge.*

Matisse consommait la rupture définitive de la peinture et du réel auquel l'art s'était référé jusqu'alors comme à une discipline obligée. Dès lors, la côte méditerranéenne cesse de susciter ce ferment d'une liberté définitivement acquise. Elle deviendra un lieu indifférent pour les artistes désormais libres de s'exprimer indépendamment de toute réalité visible. La littérature continuera cependant d'en dépeindre *la couleur*, nous dit Colette, *qui ailleurs est celle du songe, mais qui, sur le rivage provençal, baigne toutes les réalités.*

G. N.

Exposition *Méditerranée. De Courbet à Matisse*, Galeries nationales du Grand Palais, Paris, du 21 septembre 2000 au 15 janvier 2001 ; commissariat : Françoise Cachin, directeur des musées de France ; publication : catalogue broché de l'exposition, éditions RMN, Paris, 190.- FF.

Jean Sullivan, bonheur du vivant

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Impossible de parler de Dieu sans prononcer aussitôt une quantité invraisemblable de sottises. On ne peut rien dire de Dieu, seulement parler en lui, avec lui, semble dire Jean Sullivan.¹ Si cette phrase peut paraître folle ou prétentieuse, on l'entendra mieux sans doute en remplaçant le mot Dieu par le mot amour qui est son exact équivalent. Dieu est amour, et toute l'œuvre de Jean Sullivan n'a d'autre but que de nous expliquer cette phrase si claire et apparemment si mystérieuse. Car si le Christ a pu guérir les fous, les lépreux, les hystériques, les aveugles, les muets et les paralytiques, il y a deux catégories devant lesquelles il échoue : les imbéciles et les doctes. Ceux-là ont en commun leur suffisance. Personne, jamais, ne leur fera entendre une chose aussi simple : que l'amour est source de la plus grande intelligence possible.

La bêtise et l'esprit de système sont deux durcissements, deux manières d'éprouver sa puissance sur le monde. Personne, jamais, ne lâche de son plein gré la puissance qu'il a, fût-elle imaginaire. Et tant que l'on croit à la toute puissance de l'amour, on ne croit qu'à la puissance et à rien d'autre.

C'est vrai que l'amour est invincible, mais il n'existe que dans l'exacte mesure où il est sans puissance devant ce qui le tue. Alors on n'a plus besoin de croire en Dieu pour croire en Dieu. Alors on n'a plus besoin de prouver Dieu. D'ailleurs une existence, fût-elle celle de Dieu, ne se prouve

pas. Elle s'accueille ou se rejette. Prouver est un désir de savant, de policier ou d'assassin. Accueillir est un désir d'enfant ou d'amoureux.

Nous avons besoin de croire à l'éternité de ceux qui nous aiment pour grandir et un jour comprendre, sans en être détruit, que cette éternité-là est mensongère et qu'il nous faut désormais aimer sans rien attendre de l'amour hors de la joie présente qu'il donne et de la surprise gratuite avec laquelle il se confond. La merveille, c'est d'exister. Jean Sullivan écrit pour agrandir la vie et avec elle la capacité d'être réjoui par l'apparition du vivant, de chaque vivant.

Une respiration

L'amour vrai ne se soucie ni des mots ni des pierres ni des couleurs ni des notes. L'amour vrai ne sait que se taire et patienter comme lorsqu'on est arrivé en avance à un rendez-vous. Ce que les hommes appellent l'histoire se passe dans l'obscurité du Samedi saint. L'art, le désir amoureux, le travail, c'est pour atteindre le Dimanche de Pâques, une manière de passer le temps en parlant de la pluie et du beau temps, du diable et du bon Dieu.

Certains pensent que derrière la beauté du monde, après la traversée de la vie sur l'océan profond du temps, il n'y a rien. Ils ont pour eux la raison et les apparences. Jean Sullivan pense, lui, qu'il y a plus que tout.

A la différence de ces théologiens qui parlent en garçons avec cette mâle impatience déclarée d'aller vers le général, l'abstrait, le certain, le métaphysique, Jean Sullivan ne cherche pas le construit, le solide. Il file comme une truite qui dialogue avec le vent et l'eau. Il rit, il éclabousse. Il n'aime pas trop ceux qui savent. Il leur préfère ceux qui aiment. Il ne déteste rien tant que l'esprit de système, dans lequel il détecte toujours une volonté de puissance.

Écoutons-le : *C'est ce parler en vous, non issu de vous seul, par-dessous les idéologies, par-dessous toutes les sédimentations culturelles, qui est à réinventer. Il est poème, c'est-à-dire engagé, mais pas à la manière des discours de l'audio-visuel. Il n'explique ni ne démontre. Il porte en lui sa preuve comme l'air qu'on respire, le pain et le vin, un corps près du vôtre, lié aux rythmes fondamentaux de la respiration, de la naissance et de la mort, de la rencontre et du départ.*

Ce langage serait-il autre chose que la douce langue native que l'âme se parle à elle-même ? Ses livres, comme la vie, c'est du discontinu. Aussi Jean Sullivan n'écrit pas à proprement parler des livres : il trace un chemin, le sien, parmi ceux de ses frères, et nous explique comment, sans polémiquer contre elles, il a pris congé de ces deux sœurs siamoises, dames fort respectables au demeurant, que sont la philosophie et la théologie. Il ouvre des fenêtres et laisse entrer la grâce et la lumière.

La grâce du premier venu

Il nous dit ceci : ceux qui font métier de nous parler de Dieu ont souvent moins de grâce que la première alouette surprise dans son jaillissement bleu. Les livres de théologie ne sont pas vraiment indispensables puisque, sur l'amour, ils ne nous apprennent rien de plus que le premier venu.

De cette «révélation du premier venu» qui peut être un homme, une fourmi, une tulipe ou un nuage, découlent pour lui deux certitudes : pas d'accès direct à Dieu et à ses joueurs de flûte. On est obligé, pour avoir des nouvelles du Christ, de faire attention à ce qui vient, à ce qui est là, à ce qui se passe ici et maintenant. On peut fort bien, par temps clair, entrevoir Dieu sur le visage du premier venu. C'est aussi simple que cela. Et personne ne nous a jamais dit que ce n'était pas déchirant.

N'écoutez pas la vie, dit l'Écclésiaste, elle passe comme le reste, sa beauté est trompeuse. Au vieux roi désenchanté, amer et sage, perdu dans sa Bible et dans son palais, Jean Sullivan répond : qu'est-ce que c'est que cette folie que de vouloir le ciel sans passer par la terre incertaine et si belle ? Oui la vie est un trésor inépuisable, à condition de savoir le dépenser entièrement et de ne l'assurer contre rien. Et ceux qui croient avoir, il leur sera ôté jusqu'à cette illusion de possession.

La foi, ce n'est pas compliqué, nous dit Jean Sullivan, ça n'a rien à voir avec la certitude et le doute. C'est une simple affaire de confiance. Et ce qu'on appelle Dieu, est-il autre chose en chacun de nous que cette simplicité dormante commune à tous, bien en deçà de nos bavardages du genre : je crois, je ne crois pas ; j'aime, je n'aime pas. Trêve de chipotage. Tiens, Georges Haldas aurait pu écrire cette phrase. Qu'il l'ait ou non écrite, le vent l'a écrit pour tous sur le sable mouvant. Encore ceci, il n'y a qu'à glaner : *Ne donne pas ton cœur aux fantômes.*

Les fantômes, ce ne sont pas les morts, ce sont les vivants quand ils se laissent emmaillottés par les bandelettes de leurs ambitions et de leurs soucis, quand ils servent des maîtres plus puissants qu'eux comme l'argent, le sexe ou le ressentiment. Car vouloir plaire, c'est mettre sa vie dans la dépendance de ceux à qui on veut plaire, et de cette part en eux, démoniaque,

qui veut sans cesse être comblée : ceux qui recueillent les faveurs de la foule sont des esclaves qui servent des millions de maîtres. Ce qui intéresse Jean Sullivan, c'est la joie, c'est l'enfance continuée, c'est le Christ. Ce qu'il appelle la joie est de même envergure que la vie, quelque chose de brillant comme une larme sur un visage. C'est le petit nom de l'amour, son nom secret.

Le feu aux cœurs

Mais la colère habite aussi les écrits de Sullivan qui sait que le Christ est venu apporter la guerre et allumer un feu qui ne s'éteindra jamais. *La famille*, écrit Sullivan, *saisit l'individu et ne le laisse jamais seul à l'image de la société qui l'immerge. Son projet fondamental : récupérer, enfermer dans le ghetto, intégrer. Or pour qu'un homme vivifie la société et l'empêche de se scléroser, il importe qu'il devienne joyeusement lui-même... Jésus n'a pas béni la famille comme telle. Sa tâche est d'inviter à renaître de l'Esprit. Ce furent les Eglises qui, un jour, se mirent au service de l'espèce, accrurent leur puissance par le nombre des baptisés tout en aidant les pouvoirs à recruter des soldats qui furent bénis avec leurs fusils, les canons et les bombes. A certaines époques sans doute contribuèrent-elles à maintenir la cellule familiale, mais la tension ne fut pas maintenue entre la famille et la fraternité spirituelle...*

La foi devint naturelle. Peu de paroles du Nazaréen à sa mère sont rapportées. Aucune qui soit de tendresse. La parole du Golgotha est elle-même austère : «Femme, voici ton fils». La logomachie sentimentale qui s'est tant développée le long des siècles n'a guère de support dans l'Évangile. Telle est l'attitude du Christ vis-à-vis des liens familiaux. Passagers, provisoires, ils doivent céder la place à

d'autres que la mort ne peut délier. Jésus ne se préoccupe pas des liens du sang. La pointe de son enseignement est tournée vers ailleurs. Si nous avons réussi à tout confondre, les pharisiens, eux, compriront vite ; eux qu'on dit de cœur endurci avaient l'esprit bien éveillé : nous avons une loi et selon cette loi il doit mourir (comme la famille eut voulu l'abriter de la mort. Jamais il ne serait monté sur la colline). C'est l'ordre spirituel des choses. Le frère livrera son frère. Heureux serez-vous quand on vous persécutera...

Quand vous voyez des chrétiens tranquilles tenir par la pression sociale ou la force politique, de grandes tribus prospérer, c'est que la confusion s'est installée ; ce n'est plus l'Évangile qui est annoncé, mais une sagesse teintée de religiosité.

Alors l'Évangile est-il contre la famille, contre la société ? contre le couple, contre la perpétuation de l'espèce ? Serait-il même contre l'Église qui est une autre famille, une autre société ? La Bonne Nouvelle est terrible et le Christ est bien venu porter le fer et la guerre dans nos âmes, quand même est-ce d'une fausse paix et d'un faux repos qu'il dit être venu nous tirer.

G. J.

Pour en savoir plus

Jean Sullivan, *Itinéraire spirituel*, Gallimard, Paris 2000

Jean Lavoué, *Jean Sullivan, je vous écris*, Desclée de Brouwer, Paris 2000.

¹ Il y a vingt ans, en 1980, Jean Sullivan décédait. A cette occasion l'Association des amis de Jean Sullivan (20 rue Labrouste, 75015 Paris) a organisé diverses manifestations pour mieux faire connaître son œuvre. Site internet : <http://perso.club-internet.fr/jsullivan>.

Bienheureux Jean XXIII !

Louis Chaigne, *Le bon pape Jean**

Paul Dreyfus, *Jean XXIII***

Jean XXIII, *Attentifs à Dieu****

Mario Benigni et Goffredo Zanchi, *Le bon pape Jean*****

La béatification de Jean XXIII a provoqué une floraison de publications dédiées *au bon pape Jean*. Il faut bien reconnaître que ces livres ne nous apprennent rien de très neuf sur la personnalité attachante et le parcours étonnant d'Angelo Giuseppe Roncalli. Plusieurs ouvrages sont en fait des rééditions. C'est le cas pour *Le bon pape Jean* de Louis Chaigne, paru en 1964, et pour *Jean XXIII* de Paul Dreyfus, paru en 1978. La collection Foi Vivante a sorti quelques extraits du *Journal de l'âme* de Jean XXIII sous le titre *Attentifs à Dieu*. Un seul livre est franchement nouveau. C'est une traduction d'un ouvrage de Mario Benigni et Goffredo Zanchi, paru cette année en italien sous le titre *Giovanni XXIII*.

Tous ces livres sont à classer sous la rubrique «grand public» et donc accessibles à tous. L'écrivain Louis Chaigne a bien connu Angelo Roncalli, notamment lors de son séjour comme nonce à Paris (1944-1953). Le portrait tracé est tantôt chronologique tantôt thématique. Paul Dreyfus a écrit un ouvrage plus ample, aux allures plus scientifiques. L'enquête minutieuse du journaliste pointe derrière les anecdotes qui rendent la lecture agréable. L'ouvrage italien fait figure de biographie officielle à l'occasion de la béatification. Il a été allégé de quelques chapitres pour l'édition française. Il a l'avantage de comporter des renvois à des documents inédits, ce qui lui confère une plus grande originalité.

Quoiqu'il en soit, la personnalité et la vie du pape Jean XXIII nous touchent toujours par les dons de sympathie qui ornaient ce personnage pittoresque. Les croyants y reconnaîtront en plus l'œuvre accomplie par un homme visiblement guidé par l'Esprit. On se sent bien en compagnie de ce pape-là, tant il a su demeurer proche du petit peuple, celui de l'Eglise comme celui du vaste monde.

A lire ces biographies et surtout le journal personnel d'Angelo Roncalli, quelques lignes de forces émergent, qu'il fait bon rappeler. Quel contraste entre ce prélat paysan, traditionnel, obéissant, et le pape du concile Vatican II qui bouleversa le destin de l'Eglise catholique au milieu du XX^e siècle ! On a envie de repérer son secret. C'est sans doute d'abord sa bonté foncière pour les êtres, quels qu'ils soient. Cette empathie naturelle lui permit de regarder les hommes et les événements avec un œil de compréhension, d'indulgence et de renouveau toujours possible. Le contraire d'une mentalité froide et bloquée.

Et puis, il y a l'humilité. Son milieu d'origine - pauvre et simple - ne le portait pas à rechercher les grandeurs. Mais en même temps, comme il l'avoue lui-même, il pouvait être tenté par l'ascension mon-

* Saint-Augustin, St-Maurice 2000

** Le Sarmant, Paris 2000

*** Cerf, Paris 2000

**** Albin Michel, Paris 2000



Avec une petite fille gravement malade.

daine. Il a résisté aux sirènes du carriérisme, comme on peut le lire dans son journal écrit lorsqu'il était un obscur délégué apostolique en Turquie (il avait déjà 58 ans !) : *Il ne manque pas de gens autour de moi qui murmurent : « Plus haut, plus haut ! » Je n'ai pas la naïveté de me prêter à ces flatteries qui sont tout de même pour moi une tentation. Et je m'efforce de tout mon cœur d'ignorer ces voix qui sont celles de l'illusion et de la bassesse. Je les considère comme une plaisanterie ; je souris et je passe outre. Oh ! quel réconfort pour moi de me sentir libre à l'égard de ces aspirations à changer de poste et à monter. Je considère cela comme une grande grâce du Seigneur. Veuille le Seigneur me la conserver toujours ! (Journal de l'âme, pp. 367-368).*

On sait ce qu'il en est advenu, les voies du Seigneur n'étant pas toujours celles des hommes. Il fallait chez ce chrétien « droit en avant » une telle humilité et une telle liberté pour que l'Esprit pût accomplir son œuvre, à savoir initier un grand mouvement de renouveau ecclésial sous l'impulsion d'un homme fondamentalement conservateur.

Nous nous souvenons du pape Jean avec reconnaissance. C'est une autre manière de le dire « bienheureux ». Car il a fait de nous des chrétiens un peu plus heureux de l'être dans un monde qui attend de l'Eglise qu'elle rende un témoignage crédible à une Nouvelle vraiment bonne. Comme le bon pape Jean.

Claude Ducarroz

Spiritualité

JETEZ-VOUS EN DIEU
Initiation à Maître Eckhart
par Suzanne Eck
Cerf, Paris 2000, 160 p.

De toutes les introductions à Maître Eckhart que j'ai lues, celle-ci est certainement la plus pédagogique. Plus que d'une introduction, il s'agit d'une *Initiation*. Au fil des pages, on se félicite d'avoir trouvé en Suzanne Eck une guide compétente, dont la science n'étouffe ni la patience ni l'humour. Car il en faut pour se mettre à l'école de ce dominicain du Moyen Age, le plus prestigieux théologien de son époque, toujours libre, joyeux et original. Tel Virgile guidant Dante dans les méandres redoutables de l'au-delà, l'auteur ne vous lâche pas. Rassuré, vous entrez alors dans l'enseignement du mystique rhénan en suivant un parcours progressif qui vous conduit des débuts de la vie spirituelle aux sommets les plus ardues, le mystère d'un Dieu né au cœur de l'homme. Si l'auteur s'efface derrière le maître théologien, elle réapparaît à temps, lorsque vous vous sentez dépassé, pour vous prendre par la main et vous expliquer. Le passage devient-il trop difficile ? Une remarque pleine d'humour et de bon sens vous persuade que vous n'êtes pas si idiot, et que, finalement, si vous ne comprenez pas, ça n'a pas trop d'importance. Vous comprendrez plus tard. Au pas-

sage, de délicieuses impertinences vous invitent à porter un regard amusé et libre sur beaucoup de choses qui vous irritent dans une religion fondée sur la loi. Vous comprenez alors pourquoi tant de nos contemporains, déçus par l'institution ecclésiale, ont retrouvé le goût de Dieu grâce au maître rhénan.

Les lecteurs de *choisir* se souviendront que Sœur Suzanne Eck a publié dans leur revue plusieurs articles sur Maître Eckhart.

Pierre Emonet

DIEU SILENCE - DIEU PRÉSENCE

par Bernard Bonvin
dessins d'Adrien Mastrangelo
Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 234 p.

L'appartenance catholique m'a été simultanément offerte et imposée. Il fallait donc bien y revenir à l'heure de la maturité, lorsqu'une vie de fidélité et d'engagement apostolique rend libre et courageux pour accueillir toutes les questions. C'est ce que fait l'auteur en approfondissant le sujet le plus difficile qui soit, celui de la transcendance. Qui est donc ce Dieu silencieux et pourtant si proche, qu'on ne voit jamais face à face mais seulement de dos lorsqu'il a passé et, déjà, s'est éloigné ? Illusion ? Obscur objet du désir de l'homme ? Il faut bien reconnaître que les religions ne facilitent guère la quête. Les textes sacrés eux-mêmes

déconcertent lorsqu'ils cautionnent la violence et le crime.

Suivez donc l'auteur dans sa recherche. Eclairé par la révélation chrétienne, bien au courant des découvertes de la psychologie contemporaine, il vous aide à faire un bout de chemin. Ses questions sont celles de tout homme face au mystère divin. Si le silence de Dieu est une épreuve, l'homme peut l'endurer parce qu'il est un être de désir. Voilà la clé qui vous ouvre la compréhension de l'Eglise, des sacrements, de votre vie quotidienne. Finalement, tout se joue dans la prière, cette éducatrice du désir, qui permet à l'homme d'affronter le défi du temps et de la distance.

Pierre Emonet

Bible

LA BIBLE, LE LIVRE, LES LIVRES

par Pierre Gibert
Gallimard, Paris 2000, 160 p.

Ce petit ouvrage, dont les nombreuses illustrations sont commentées, est un exemple de pédagogie dû à la plume de Pierre Gibert, jésuite exégète et historien, ancien doyen de la Faculté de théologie de Lyon. On reconnaît dans ce livre de poche la préoccupation majeure de l'auteur à montrer dans la Bible la naissance de l'histoire, à travers la pluralité des livres qui composent la bibliothèque du

Livre. Pierre Gibert, auteur également d'une petite histoire de l'exégèse biblique, reprend ici, en finale, les grandes lignes de vingt siècles de lecture de la Bible, *un livre ouvert*. Témoignages et documents, notamment sur la Bible comme grand code de l'art, la table des illustrations et l'index rendront beaucoup de services et complèteront la lecture attrayante du petit livre.

Dans un registre plus austère, mentionnons un autre excellent instrument de travail : *Explorer la Bible, Vademecum pour le lecteur des Ecritures* (Cerf/Médiaspaul, Paris 1999). C'est une traduction de l'italien d'un ouvrage d'une association biblique, sous la direction de l'exégète italien J. Alberto Soggin, professeur à la Faculté de l'Eglise vaudoise de Rome, qui couvre l'ensemble de la Bible.

Joseph Hug

LE CHRIST AU CŒUR DE L'HISTOIRE

par Chantal Reynier
Bayard, Paris 1999, 290 p.

Les exégètes théologiennes femmes d'expression française sont assez rares pour qu'on salue le livre de l'une d'entre elles, professeur de Nouveau Testament au Centre Sèvres, à Paris. L'ouvrage s'articule en quatre parties. En premier, Jésus de Nazareth dans le contexte géopolitique de son temps, sa manifestation progressive, d'abord

dans la mouvance de Jean-Baptiste, la crise suivie de la passion et de la résurrection. La 2^e partie retrace l'annonce et la diffusion de l'Évangile, la naissance des premières communautés, l'émergence des écrits qui constituent le Nouveau Testament. L'auteur montre l'appropriation du message à travers le caractère paradoxal, personnel, ecclésial et eschatologique de la foi.

J'ai aimé cette 3^e partie, sorte de théologie du Nouveau Testament, qui me paraît la plus neuve dans la littérature catholique. L'originalité de l'objet de la foi dans les cultures et les conditions de l'annonce sont bien décrites, comme aussi les développements sur la foi avec son caractère personnel (adhésion au Christ), ainsi que son caractère ecclésial et eschatologique. *Les chrétiens découvrirent progressivement qu'œuvrer dans le temps est tout aussi constitutif du message que l'attente de la venue du Christ*. J'ai apprécié également la dernière partie qui éclaire les effets humanisants du Christ, par rapport à la nourriture et au travail, dans le domaine affectif (mariage, famille, célibat) et enfin par rapport à la soumission et à la liberté à l'égard des autorités juives et de l'État romain.

L'ouvrage de Chantal Reynier est bien documenté, instructif, équilibré. Histoire et théologie sont intégrées. Une bonne bibliographie termine ce livre qui rendra de grands services.

Joseph Hug

TOUTE LA SAGESSE DU MONDE

Hommage à Maurice Gilbert s.j.
collectif

Presses universitaires de Namur, Namur 1999, 768 p.

L'ancien recteur de l'Institut biblique de Rome, Maurice Gilbert, actuellement recteur des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur, a consacré sa vie d'exégète et de professeur à étudier les écrits de sagesse de l'Ancien Testament. Une centaine de titres témoignent de son labeur dans ce domaine.

Selon l'usage académique, ses collègues et amis lui ont offert, à l'occasion de son 65^e anniversaire, un épais volume d'articles consacrés à la sagesse biblique. Plusieurs contributions dépassent le cadre des écrits de sagesse de la Bible et abordent d'autres traditions de sagesse, comme *L'art pariétal, livre de sagesse de la préhistoire* par Julien Ries, ou *La marche à la sagesse selon le bouddhisme* par Jacques Scheuer, ou encore *La sagesse comme lieu de rencontre entre le christianisme et la religion chinoise* par Claude Geffré. Au-delà des mots, Jean-Marie André situe les livres de sagesse dans l'œuvre d'Olivier Messiaen.

On notera aussi les contributions de plusieurs penseurs juifs : la gestion du temps dans le judaïsme par Albert Guigui, grand rabbin de Bruxelles, une brève contribution d'André Chouraqui et la très suggestive méditation rabbinique d'Aaron Singer, professeur à

Jérusalem et New York, sur l'appel adressé à Abraham (Gn 12) où l'on raconte la rencontre de Dieu et du patriarche, comme prenant part au même combat pour donner sens à un monde en proie aux flammes. Bref, une mine aux galeries profondes pour chercher la sagesse.

Joseph Hug

Littérature

LA LYRE JÉSUISTE
Anthologie de poèmes latins
(1602 - 1730)

présentés, traduits et annotés par Andrée Thill, notes biographiques et bibliographiques par Gilles Banderier, préface de Marc Fumaroli
Droz, Genève 1999, 286 p.

L'Europe et sa culture n'existeraient pas sans le latin. La théologie, les sciences, les lettres, la médecine et le droit y ont trouvé l'instrument de leurs développements et de leur diffusion, les humanistes la clé de leurs audaces et de leurs visions et les poètes, jusqu'à Rimbaud, lui doivent une part de leur art. Les jésuites, qui en avaient compris l'importance pour l'éducation de la jeunesse, en ont fait le véhicule d'une formation ouverte, rationnelle et esthétique. Non seulement ils l'ont enseigné, mais ils l'ont cultivé dans le goût du temps.

Des bons pères se sont essayés à la poésie latine, non sans talent, jusqu'à se profiler

comme de nouveaux Horace. Odes, adresses, pièces lyriques, épigrammes, élégies, ils ont affronté tous les genres d'une littérature de cour ou de dévotion, où la métrique et le style jouent le rôle majeur. Leurs noms : Petau, Hugo, Sarbiewski, Hosschius, Balde, Vavasseur, Rapin, Commire, etc. Ils sont Français, Belges, Allemands, Polonais.

Ce livre, fruit du patient travail d'une grande latiniste, édité avec soin, présente une anthologie de leurs œuvres. Il n'est pas destiné au grand public. Il intéressera surtout les latinistes éclairés, mais il illustre si bien un aspect de la pédagogie des jésuites au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, qu'il mérite d'être mentionné ici.

Pierre Emonet

ADIEU
À ADRIEN PASQUALI
collectif

Zoé, Genève 2000, 143 p.

A la mort d'un empereur romain, il arrivait que le sénat condamnât sa mémoire au néant. Les amis d'Adrien Pasquali - qui a choisi de mourir en mars 1999 - se sont eux réunis deux mois plus tard, à l'Université de Genève, pour faire mémoire et pour que la voix de celui qu'ils avaient connu et aimé continue à vivre et à être entendue.

Ils étaient vingt-cinq. Ils ont exprimé sentiments, douleur, chagrin et émotion. Ce livre rassemblent leurs témoigna-

ges. Le geste est si inattendu qu'il fallait le relever. A travers ces textes, c'est un Adrien Pasquali très attachant qui nous apparaît. Mais que dire de la souffrance qui l'habitait... de ses difficultés immenses à vivre ? Certains amis évoquent cette peine et comprennent maintenant des appels non formulés. Ils reviennent presque tous au dernier livre de Pasquali, *Le pain de silence*, qui selon une confidence faite à l'un d'eux devait être une bombe à retardement. Un autre ami va jusqu'à lui donner la parole et il entend A. Pasquali lui dire : *Franchement, si j'étais mort dans un accident de voiture ou d'un cancer, crois-tu que ce livre (celui de l'adieu) aurait existé ?* et encore : *J'étais fatigué de cette douleur que je ne parvenais pas à écarter, qui me rongeaît, m'effaçait syllabe après syllabe. Toute votre amitié n'y pouvait rien.* Un autre relit ses lettres en silence et reste là, avec ses regrets... Une de ses étudiantes clame sa reconnaissance envers le professeur qui lui a transmis avec générosité son amour des textes, sa sensibilité et son exigence. *Et plus que le véritable pain de silence qui ne pouvait le rassasier, c'est sa parole qui pourra nourrir notre mémoire,* et elle termine par quelques lignes du Requiem de Gustave Roux : *Lâ-bas la première abeille de l'année frôle une vitre et fuit. Une abeille, un rayon, quel adieu plus léger ?*

Marie-Luce Dayer

Bère Marie-Jeanne : Marie...
L'Atelier, Paris 1999, 192 p.

Berranger Olivier de : Les personnes âgées. Dignité et mission dans l'Eglise et dans le monde. *Socomed Médiation, Saint-Maur 1999, 96 p.*

Boissard Guy : Quelle neutralité face à l'horreur ? Le courage de Charles Journet. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 456 p.*

Boulad Henri : Paraboles d'aujourd'hui. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 90 p.*

Charguéraud Marc-André : L'étoile jaune et la Croix rouge. Le Comité international de la Croix rouge et l'Holocauste, 1939-1945. *Labor et Fides, Genève 1999, 140 p.*

Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne : Les évêques apostoliques. *Migne, Paris 2000, 220 p.*

Delhez Charles : Tu es né pour la joie. *Fidélité, Namur 2000, 64 p.*

Dhavamony Mariasuai : Hindu spirituality. *Pontifica università gregoriana, Rome 1999, 304 p.*

Durix Claude : De la Gaule au Japon par les chemins de Dieu. L'aventure héroïque de quelques femmes. *Cerf, Paris 1999, 350 p.*

Femmes plurielles. Ouvrage collectif [31414]. *Maison des sciences de l'homme, Paris 1999, 300 p.*

Gilliéron Bernard : Le disciple que Jésus aimait. Témoin d'un avenir pour le christianisme (Jean 13-17). *Moulin, Poliez-le-Grand 2000, 92 p.*

Hallman David G. : Spiritual values for earth community. *Nouvelles œcuméniques, Genève 2000, 132 p.*

Hamman A.-G. : Les Pères de l'Eglise. *Migne, Paris 2000, 278 p.*

Jean Paul II : L'avenir de l'Eglise en Afrique. *Fayard, Paris 2000, 144 p.*

Jean Paul II : La parole de Dieu. *Fayard, Paris 2000, 128 p.*

Jeanrenaud Roland : L'Evangile dans le désordre. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 160 p.*

Jossua Jean-Pierre : La littérature et l'inquiétude de l'absolu. *Beauchesne, Paris 2000, 194 p.*

Le Goff Jacques : Saint François d'Assise. *Gallimard, Paris 1999, 220 p.*

Lelièvre André, Maillot Alphonse : Commentaire des Proverbes. T. III. Chapitres 1-9. *Cerf, Paris 2000, 314 p.*

Leplay Michel : Le protestantisme et le pape. Quelques explications. *Labor et Fides, Genève 1999, 128 p.*

Marie-Madeleine, figure mythique dans la littérature et les arts. Ouvrage collectif [31576]. *Pres-ses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand 1999, 414 p.*

Marshall Liselotte : Les mots étran-glés. *Zoé, Carouge 2000, 302 p.*

Moingt Joseph : Les trois visiteurs. Entretiens sur la Trinité. Propos recueillis par Marc Leboucher. *Des-clée de Brouwer, Paris 1999, 112 p.*

Perrier Anne : La voie nomade. «Minizoé» n° 44. *Zoé, Carouge 2000, 62 p.*

Pierre (Abbé) : Fraternité. *Fayard, Paris 1999, 138 p.*

Platti Emilio : L'islam parmi nous. *Fidélité, Namur 2000, 104 p.*

Quéré France : Au fil de la foi. Le chemin de l'écriture. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 354 p.*

Quéré France : Au fil de la foi. Les chemins de la vie. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 346 p.*

Ravier André : L'approche de Dieu par le silence de solitude. *Socomed Médiation, Saint-Maur 2000, 80 p.*

Rezso Anne-Marie : Etat de famille. *Cabédita, Yens-sur-Morges 1999, 216 p.*

Roulet Daniel de : Courir, écrire. «Minizoé» n° 45. *Zoé, Carouge 2000, 46 p.*

Schweizer Chor-Komponisten / Compositeurs Suisses d'œuvres chorales. *HUG Musikverlag, Zürich 1999, 406 p.*

Spee von Langenfeld Friedrich, Maurel Olivier : Allemagne 1660 : un confesseur de sorcières parle. *Cautio criminalis. L'Harmattan, Paris 2000, 306 p.*

Terestchenko Michel : Amour et désespoir. De François de Sales à Fénelon. *Seuil, Paris 2000, 414 p.*

Thérèse de l'Enfant Jésus, Barthélémy-Bellière Maurice : Maurice et Thérèse. L'histoire d'un amour. *Plon, Paris 1999, 294 p.*

Tihon André : Christianisme et société. Approches historiques. Recueil d'articles. *Faculté universitaires Saint-Louis, Bruxelles 2000, 344 p.*

Walser Robert : Cigogne et porc-épic. Scènes dialoguées. «Minizoé» n° 42. *Zoé, Carouge 2000, 62 p.*

Wessels Antonie : Arab and christians. Christians in the Middle East. *Peeters, Louvain 1995, 256 p.*

Malice astrale

Il y a des êtres qui nous sont profondément sympathiques, et avec lesquels néanmoins tout va, de par je ne sais quelle malice astrale, à fins contraires. Mais avec, chaque fois, heureusement, un indice comique qui dédramatise, pour finir, nos mécomptes avec eux.

Voyez donc ce qui m'est arrivé, il y a bien des années de cela, avec un peintre animalier de mes amis, plus âgé que moi. Que j'estimais pour son humanité plus encore que pour sa peinture. Bien qu'excellente fût celle-ci. Il me dit un jour : «Venez demain matin me chercher. Nous irons faire une grande promenade dans la campagne». Qu'il habitait. Je vais donc - c'était par une superbe journée d'été - le chercher comme convenu.

Mais il me faut dire ici, au préalable, ce qui allait conditionner la petite mésaventure survenue peu après. A savoir que, la veille, avec un autre ami cher, un camarade d'études, nous avons discuté et solidement bu durant toute la nuit. Jusque vers six heures. Alors que je devais être à sept heures juste au rendez-vous avec l'ami peintre.

Nous partons donc pour la grande promenade à travers champs et forêts, par une chaleur caniculaire déjà. Vers les midis, alors que nous étions parvenus dans un vallon plein d'ombre et de fraîcheur, avec un cours d'eau murmurant, l'ami me dit : «Arrêtons-nous ici, voulez-vous, pour pique-niquer et nous reposer un peu». Chose faite. On mange. On boit un petit coup. Et j'allais goûter, après cette agape, une détente providentielle et le petit somme que vous imaginez, lorsque mon compagnon, bien calé dans l'herbe, s'avise de me dire en sortant un paquet de son sac : «Vous permettez que je vous lise quelques passages de mon prochain livre sur la Nature». Et sans autre, au bord du ruisseau murmurant, il se met à lire. Arrive ce que déjà vous devinez. Dès les premières lignes, tombant de sommeil, je dodeline du chef, lutte désespérément, succombe. Et l'ami alors, levant la tête, de s'interrompre : «Mais vous dormez !» Non sans poursuivre sa lecture.

Si ce n'était que cela. Car au retour, chez lui, il me montre ses tableaux les plus récents. Gentiment j'approuve. Mais secrètement je n'adhère pas. Lui, se méprenant sur ma réaction, enchaîne : «Je vais faire, dans trois mois, une exposition. Et j'aimerais beaucoup que ce soit vous, au vernissage, qui preniez la parole pour dire deux mots sur mon travail».

Pour bien saisir ce qui va se passer, je demande ici au lecteur la plus grande attention. En ce sens, que, timide alors, j'étais jeune - peur aussi de blesser l'ami peintre - je

n'osais pas refuser. Cependant qu'une petite voix, mais inexorable, me fait savoir, au fond de moi, que je ne parlerai pas au vernissage. Certes, excellentes, encore une fois, étaient les toiles de notre ami. Mais par elles, en fait, je n'étais pas inspiré. Or, je ne peux rien faire, dans la vie, sans l'être.

Sur quoi les semaines passent, les mois. Et je me trouve dans la mystérieuse et quasi névrotique impossibilité d'aviser notre ami. Invitations donc. Annonces dans la presse (de ma participation). Le jour fatidique approche. L'avant-veille. La veille. Rien à faire, je n'irai pas. Toujours sans prévenir. Enfin, au jour dit, 15h, je me revois, plus affalé qu'assis, sur un banc aux Bastions. A deux pas de la salle où a lieu l'exposition. Déjà en pensée je vois la foule se presser (le peintre est connu). Je vois - tandis qu'on m'attend - couler le vin dans les verres. Passer les plateaux de petits fours. Et moi toujours pas là. 15h30. Ouf ! les jeux sont faits. Avouerai-je que, malgré tout cela, je n'ai pas fait signe à l'ami peintre. Lui non plus d'ailleurs. Et pour cause. Et, blocage toujours, aucune excuse de ma part.

Mais ce n'est pas fini. Trente ans plus tard, en effet, je me trouve à Nice. Avec mon éditeur et ami. Pour un Salon du Livre. Il me dit, le premier soir : «Et si on allait dîner ensemble ?» On y va. J'avais, à cette époque, une amie ombrageuse. Mais qui gentiment, ce soir-là, m'avait appelé au téléphone. Et à qui le réceptionniste de l'hôtel - quelle mouche l'avait piqué - avait répondu : «Monsieur n'est pas là, il est sorti avec Madame» ! Je vous laisse imaginer les échanges téléphoniques sulfureux qui s'ensuivirent. Au point que, ne pouvant dormir, je décidai d'aller faire, de bonne heure, le lendemain, un tour sur la Promenade des Anglais. Pour me rafraîchir la tête. Mais je ne suis pas sorti de l'ascenseur que le joyeux réceptionniste, avec un accent pur Pagnol, s'exclame : «Eh, Monsieur, déjà en piste !»

Mais attendez. Je rentre à l'hôtel. Station dans le hall, devant l'ascenseur. Il arrive. Et qui en vois-je sortir - malice astrale - sinon l'ami peintre, accompagné ; et qui, en me croisant, m'adresse le plus gentil sourire du monde. De connivence presque. Amusé. On ne s'est pas pour autant revu (il est mort depuis). Et je ne lui ai pas, pour autant non plus, demandé pardon. Mais je sais aujourd'hui, de par son seul sourire, qu'il me l'avait accordé.

Mes frères, allez en paix.

Prière retrouvée dans la poche d'un soldat russe inconnu

M'entends-tu, mon Dieu ?
Jamais de ma vie je ne t'ai parlé,
mais aujourd'hui je veux te saluer.
Tu sais que depuis ma plus tendre enfance
on m'a dit que tu n'existais pas,
et moi, j'étais si bête que je l'ai cru.
Jamais je n'avais eu conscience de la beauté de ta création.
Aujourd'hui, soudain, en voyant les profondeurs de l'immensité,
ce ciel étoilé au-dessus de moi, mes yeux se sont ouverts.
Emerveillé, j'ai compris sa lumière.
Comment ai-je pu être si cruellement trompé ?
Je ne sais pas, Seigneur, si tu me tends la main,
mais je te confie ce miracle et tu comprendras :
au fond de ce terrible enfer, la lumière a jailli en moi et je t'ai vu.
Je ne te dirai rien de plus, seulement la joie de te connaître.
A minuit, nous devons passer à l'attaque,
mais je n'ai pas peur, tu nous regardes.
Ecoute ! c'est le signal. Que faire ? J'étais si bien avec toi.
Je veux te dire encore ceci : tu sais que le combat sera mauvais.
Peut-être que cette nuit, je frapperai chez toi.
Bien que je n'aie jamais été ton ami,
me permettras-tu d'entrer quand j'arriverai ?
Mais je ne pleure pas, tu vois ce qui m'arrive,
mes yeux se sont ouverts.
Pardonne-moi, Dieu. Je pars et ne reviendrai sûrement pas,
mais quel miracle ! Je n'ai plus peur de la mort !

in **Attila Jakab**, *20 siècles de prières chrétiennes*,
Signe, Strasbourg 1999

